



Association des Femmes Tunisiennes
Pour la Recherche sur le Développement

FEMMES de **JENDOUBA**

RECHERCHE-ACTION

sur les **PRATIQUES D'INCLUSION**
et de **SOLIDARITÉ**

AVEC L'APPUI DE



ET



TUNIS - DÉCEMBRE 2014



Association des Femmes Tunisiennes
Pour la Recherche sur le Développement

FEMMES DE JENDOUBA

RECHERCHE - ACTION SUR LES PRATIQUES D'INCLUSION ET DE SOLIDARITÉ

RECHERCHE RÉALISÉE PAR:

Dorra MAHFOUDH-DRAOUI

Sociologue universitaire et experte AFTURD

AVEC LA COLLABORATION DE:

Feiza BEN YOUSSEF

Radhia BELHAJ ZEKRI

Salwa KENNOU

Hanen MAHJOUBI

Elodie GROSDENIER

REMERCIEMENTS

La réalisation de cette étude a bénéficié de l'enthousiasme et de la participation de nombreuses femmes, qu'elles trouvent ici l'expression de nos remerciements.

La recherche-action que nous présentons s'inscrit dans le cadre du projet "Centre Femme Solidarité: soutien à l'inclusion et à l'économie sociale féminines dans le Gouvernorat de Jendouba» mis en œuvre par AFTURD (Tunisie) avec la collaboration de COSPE (Italie) et financé par L'UNION EUROPEENNE.

La conception du programme et de l'espace se basent principalement sur les expériences croisées des deux associations AFTURD et COSPE(Italie) : celle de l'« Espace Tanassof» mis en place par l'AFTURD et celle du Centre « Pas Légers » mis en place par COSPE en Albanie. L'AFTURD et Le Groupe des femmes de Jendouba, acteur de la recherche-action, remercie l'ONG Cooperazione per lo Sviluppo dei Paesi Emergenti (COSPE) et toutes les expertes et militantes tunisiennes et italiennes pour leur soutien et le partage de leurs expériences.

Les auteures et les collaboratrices de ce projet sont également reconnaissantes aux jeunes femmes et étudiantes de la région de Jendouba notamment Salma Triki (ville de Jendouba), Sarah Mohsen (Ghardimaou), Sawssen Ghribi (Ain Draham) qui ont participé à ce projet par l'animation des groupes et par la réalisation des entretiens, parfois dans les zones les plus difficiles de la région.

Nous remercions aussi Elodie Grodeniers, étudiante à l'Université Michel de Montaigne Bordeaux 3 (France) et Stagiaire à l'AFTURD et au CREDIF. Elle a accompagné la recherche-action et contribué à documenter les activités et à en faire une synthèse fidèle et pertinente

Enfin, l'AFTURD est redevable à toutes les femmes de Jendouba qui ont partagé avec l'équipe leurs perceptions et leurs espoirs sur leurs parcours et sur leur région et qui ont accepté de s'inscrire dans le processus de la recherche-action. Nous saluons leur accueil chaleureux et leur collaboration à la réalisation des différentes actions qui visent l'autonomie des femmes, l'égalité des droits et des chances et le développement de la région.

SOMMAIRE

PREAMBULE	9
INTRODUCTION : Qu'est qu'une recherche-action féministe?	11
LE CONTEXTE SOCIO-GEOGRAPHIQUE	13
LA METHODOLOGIE ET PILOTAGE DE LA RECHERCHE -ACTION	15
LE « GROUPE-FEMMES » : QUI SONT-ELLES ?	16
ASPIRATIONS ET PROJETS D'AVENIR	21
LE « CENTRE FEMMES SOLIDARITE » : UN BIEN COMMUN	30
<i>Rôle du Centre et services attendus</i>	30
<i>Apports et contributions des femmes</i>	35
ESSAI DE TYPOLOGIE	39
CONCLUSION	41
RECITS DE VIE DE FEMMES	43
<i>DOUJA : Une célibataire fière de son autonomie</i>	44
<i>ILHEM : Du décrochage scolaire aux petits boulots : le vécu de la précarité</i>	49
<i>NOURA : Une jeune diplômée dans la galère</i>	52
<i>MOLKA : La lutte quotidienne des rurales contre l'isolement</i>	56
<i>NELLY: La participation sociale comme invention de soi</i>	59

PREAMBULE

L'Association des Femmes Tunisiennes pour la Recherche et le Développement (AFTTURD) est une association qui s'est engagée, depuis la années 90, à intégrer les valeurs d'égalité et de démocratie dans les pratiques de recherche en vue de défendre la cause des femmes. L'engagement des militantes a construit au fil des années « un imaginaire collectif », une culture du lien social et un militantisme dynamique qu'il s'agit de développer et de partager pour susciter de nouvelles vocations. Par choix et surtout par contrainte, les recherches menées jusque-là par l'AFTTURD ont été déterminées par le contexte sociopolitique qui rendait difficile voire impossible tout rapport avec les populations pour identifier les problèmes et les besoins réels. Recherche et action étaient séparées et décalées.

Après la révolution de janvier 2011, on assiste à un élargissement sans précédent du secteur associatif et des associations se réclamant de l'égalité et des droits des femmes. Ces dernières deviennent un acteur dynamique dans le champ sociopolitique contribuant à faire sortir les femmes de leur invisibilité. Ainsi, on peut dire à l'instar des sociologues qui ont étudié les associations que ce qui s'impose à nous dans ce nouveau contexte c'est de comprendre comment s'effectue « la prise en compte de l'inscription du fait associatif dans un espace démocratique... »¹, mais aussi de comprendre les nouvelles modalités d'action des associations qui se donnent pour mission de transmettre et développer une culture commune de l'égalité,

La période de transition démocratique et de préparation de la nouvelle Constitution de 2014 a fait l'objet d'une large mobilisation les femmes et des acteurs de droits humains pour défendre les droits des femmes et l'égalité et les inscrire dans la législation. Les nouvelles conditions sociopolitiques offrent aussi des opportunités d'expression et de travail sur le terrain avec les femmes, favorisant le redéploiement des associations féministes. C'est dans ce contexte que l'AFTTURD s'est donné comme défi de développer des projets qui associent réflexion et engagement militant, qui mobilisent le genre comme catégorie d'analyse et d'action, qui prennent en compte le nouveau contexte, les nouveaux défis et les stratégies des acteurs.

Pour atteindre cet objectif, la mobilisation d'une équipe réunissant chercheuses, militantes et simples citoyennes qui disposent d'un savoir

¹ J.-L. Laville et R. Sainsaulieu : *Sociologie de l'association. Des organisations à l'épreuve du changement social*. Desclée de Brouwer 2004 [1997].

théorique et d'un savoir d'expérience était une condition nécessaire. Aussi, l'étude présentée dans ce rapport est le produit d'un acteur collectif et d'un travail d'équipe, dans un but de transformation sociale et d'apprentissage réciproque autour d'un projet d'émancipation des femmes et d'un parcours d'autonomisation à la fois individuel et collectif. Nous souhaitons qu'elle contribue à une meilleure connaissance des rapports de genre dans notre société, à la reconnaissance des femmes comme actrices et citoyennes et à l'inscription de la culture de l'égalité et des droits humains.

INTRODUCTION

Qu'est-ce qu'une recherche action féministe ?

Il faudrait rappeler d'abord que comme le nom l'indique la recherche-action est une méthode qui associe deux composantes, la recherche et l'action dans un même processus

Pour son précurseur, Kurt Lewin¹, la recherche est un moyen d'action. Il ne concevait pas d'action sans recherche, ni de recherche sans action et déclarait que quand nous parlons de recherche, « nous sous-entendons action-research c'est à dire une action à un niveau réaliste toujours suivie d'une réflexion autocritique objective et d'une évaluation des résultats ». Dans cette conception l'action est la source de la connaissance et cette connaissance acquise est réinvestie dans l'action. Tenant compte de « la complexité sociale », il prend conscience et avertit le chercheur des obstacles dans ce domaine : « ...Il devra regarder avec réalisme les problèmes de pouvoir qui sont la texture même des questions qu'ils étudie, sans devenir l'esclave d'intérêts particuliers...Le problème est que nos valeurs, nos objectifs et l'objectivité ne sont nulle part aussi intimement mêlés que dans la recherche-action »².

Depuis sa création cette approche a fait l'objet de nombreuses améliorations et appliquée dans de multiples domaines (l'action sociale, l'enseignement, la formation des adultes, l'entreprise, le milieu associatif, etc.). Elle a inspiré les méthodes de recherche en intervention sociale.

Ce type de recherche est peu développé en Tunisie pour les raisons sociopolitiques déjà mentionnées

et rares sont les publications. Parmi celles qui ont fait l'objet de publication et qui portent sur les femmes et les rapports sociaux de sexe, nous mentionnons celles menées par un groupe de chercheurs du CREDIF: « La recherche-action sur pratiques entrepreneuriales des femmes dans le secteur agricole en Tunisie (2003)³ et « Pratiques d'entraide et de solidarité, Recherche-action avec les artisanes de Tunis » (2004)⁴ ainsi que celle sur « La participation politique des femmes au niveau local » menée par deux chercheurs dans le cadre du CAVTAR (2009).⁵

En plus d'être à la fois une recherche et une action nous avons voulu que notre projet soit une recherche-action féministe. Alors qu'est-ce qu'une recherche-action féministe ?

La recherche féministe, est une recherche scientifique qui fait référence à une grille d'analyse en termes de genre défini comme le « système social qui crée et légitime la bi-catégorisation sexuelle ».⁶ Elle a un but de connaissance tout en étant engagée dans une analyse de la société à travers les rapports sociaux de sexe⁷. Une recherche féministe c'est d'abord qui « sert la cause des femmes »⁸, dont l'objectif est d'abord la transformation des rapports sociaux de sexe. Par l'action, elle vise la conscientisation des femmes quand aux moyens de mettre fin à leur oppression.

Une recherche-action féministe se caractérise donc par une double dimension : scientifique et politique. La première consiste à travailler sur les rapports sociaux de sexe pour déconstruire le

1- Kurt Lewin [1890-1947] est connu pour ses travaux fondateurs sur la dynamique des groupes, pour ses études sur le leadership. Dès 1943 il définit l'essentiel de la recherche action.

2- Cité par Michel Liu, *Fondements et pratiques de la recherche-action*, Edition L'Harmattan, 1997, p.29.

3- Ben Abdallah Senim, Morf Nicole, Lahmar Hafedh, Filion P.

4- Ben Abdallah Senim, Morf Nicole, Lahmar Hafedh, Gastli Monia, Zouaoui Imen

5- Najjar Sihem, Mohamed Kerrou, « Visant à élaborer une stratégie en vue d'une meilleure participation politique des femmes, la recherche-action s'est orientée vers la combinaison des techniques de l'observation directe, de l'entretien approfondi et du débat avec un «groupe stratégique» composé de personnes-ressources représentant les trois régions, les différentes générations ainsi que les diverses tendances et organisations de la société civile (partis politiques, conseils municipaux, syndicats et associations)» (page 5)

6- Nicky Le Feuvre, citée par Annie Dusset, Erika Flahaut et Dominique Loiseau, « Le genre est-il soluble dans les associations féministes » ? in *Associations féministes .Reproduction ou subversion du genre ? Cahiers du Genre n°55-2013*, Ed. L'Harmattan.

7- Francine Bordeleau, « Huguette Dagenais : quand la science est féministe », in *La Gazette des Femmes*, 1997.

8- Comme le rappelle Huguette Dagenais, anthropologue et titulaire de la Chaire d'études féministes de l'Université de Laval

processus de division et de hiérarchisation, qui constitue les femmes et les hommes en catégories sociales sexuées. Ce travail se fait dans le cadre d'un projet scientifique pour comprendre la réalité sociale dans toute sa complexité. La recherche-action féministe est également un projet politique de transformation des rapports sociaux qui contribue à la remise en question de la domination masculine et à la reconnaissance des femmes comme sujets politiques et historiques et pas seulement comme objet de recherche. Elle vise aussi à renforcer les luttes des femmes et leur engagement en traitant de questions telles que la violence conjugale, le droit à l'avortement, la pauvreté, l'équité salariale, la reconnaissance du travail non-rémunéré, l'articulation entre le public et le privé, la lutte contre les stéréotypes sexistes, etc.

Certains travaux de recherches mettent l'accent sur les enjeux éthiques de la recherche action et en particulier la question du pouvoir qui est au centre de la réflexion sur la recherche-action en général et sur la recherche féministe. Dans ce sens, Lyne Kurtzman¹ identifie 5 points :

- l'inclusion des femmes comme véritables sujets dans le contexte de la recherche;
- la reconnaissance et l'intégration d'un savoir fondé sur l'action;
- la construction d'un processus démocratique;
- le développement de relations fondées sur la confiance, le respect mutuel et l'empathie;
- l'engagement de la chercheuse par rapport à la cause des femmes.

L'étude présentée ici s'inscrit dans ce cadre théorique. Ainsi, partant de la conviction du rôle émancipateur du féminisme et des valeurs d'égalité, nous avons opté pour une recherche-action participative et formatrice, basée sur une logique pédagogique et une logique de partage. Dès le départ nous étions aussi conscientes de nos points forts et des opportunités, mais aussi des limites et des risques. Car, malgré l'ouverture vers la démocratie politique, les moyens limités des associations et la crise économique dans le pays ont fait que la marge d'action des associations s'en est trouvée limitée.

Par ailleurs, les nouveaux rapports avec l'Etat et les pouvoirs publics n'ont pas changé les pratiques et les attitudes. Dans un contexte de précarité, l'adhésion des jeunes aux associations a été parfois motivée par la recherche d'emploi et la règle de cooptation qui préside au recrutement des permanentes associatives ont été parfois soumises aux contraintes des financements². Ceux qui les détiennent, les pouvoirs publics ou les bailleurs de fonds, proposent des financements et des soutiens en contrepartie d'activités ou de services très précis qui ne sont pas toujours conciliables avec les objectifs et les missions des associations notamment celles qui ont un parcours historique de recherche et d'engagement militant³.

Dorra Mahfoudh Draoui

1- Lina Kurtzman, « Le défi de l'éthique en recherche-action féministe : une expérience québécoise », in *Etudes féministes*, n°3, janvier-juillet 2003.

2- Dorra Mahfoudh Draoui et all. « Etude sur les associations œuvrant pour l'égalité des chances entre les femmes et les hommes en Tunisie ». Publication du CREDIF, Tunis 2014.

3- Voir à ce propos dans le N° 2/2004, Vol. 33 de *Nouvelles questions féministes sur Féminismes aux Maghreb*, l'article de Dorra Mahfoudh et Amel Mahfoudh « Mobilisations des femmes et mouvement féministe en Tunisie »

LE CONTEXTE SOCIO-GEOGRAPHIQUE

Le gouvernorat de Jendouba a été créé en juin 1956, il se situe à l'extrême Nord-Ouest du pays, à 150 km de la capitale et est limité à l'ouest par la frontière algérienne, c'est une région à forte dominante rurale¹. La population est estimée à 401 477 habitants (en 2014), dont 137 256 actifs occupés.

L'économie du gouvernorat de Jendouba est essentiellement basée sur les secteurs agricoles (33,2%) et des services (62%) qui mobilisent ensemble près de 95,2% de la population active. L'activité industrielle est basée principalement sur le secteur agroalimentaire. Le secteur du tourisme ne cesse de progresser, surtout dans les régions de Tabarka et Aïn Drahem, qui comptent environ 6200 lits. Le gouvernorat de Jendouba, possède une infrastructure de base en évolution continue. Il dispose d'un réseau routier bitumé important reliant Jendouba aux gouvernorats limitrophes et destiné à être renforcé par l'autoroute Tunis-Bousalem (137km), par une ligne ferroviaire (Tunis-Alger) traversant plusieurs villes du gouvernorat. En plus de l'aéroport international de Tabarka et les ports de pêche et de plaisance de Tabarka, le gouvernorat abrite aussi des établissements collectifs importants : des hôpitaux, des universités et des complexes sportifs, culturels et de loisirs.

Dans le milieu rural², le pourcentage de logements alimentés en électricité atteint les 99,2% mais seulement 28.6% des ménages disposent de l'eau potable³. La dispersion de l'habitat et l'éloignement des établissements scolaires est une des caractéristiques du gouvernorat et

se traduit par des taux d'abandon scolaire importants, touchant particulièrement les filles (les délégations de Fernana et Ghardimaou totalisent 38% des enfants ayant abandonné l'école en 2013). Cette situation explique la persistance de l'analphabétisme parmi les femmes par rapport aux hommes (respectivement 45,2% et 23,8%). Mais, une fois scolarisées, les filles se maintiennent plus longtemps que les garçons dans les études et enregistrent une meilleure réussite.

Il faut rappeler en effet que Jendouba est un pôle universitaire important. Créée en août 2003, avec pour objectif de décentraliser la connaissance et la technologie et promouvoir le rôle de l'université dans les régions, l'Université de Jendouba couvre les 4 gouvernorats du nord-ouest tunisien (Jendouba, Kef, Beja et Siliana). Au cours de l'année 2012-2013, elle héberge 7527 étudiantes et étudiants soit 55,07% de l'effectif de la région du Nord Ouest. Son implantation a encouragé l'accès des jeunes filles de la région du Nord Ouest aux études supérieures.

Une évaluation réalisée 10 années plus tard⁴ montre que malgré les opportunités offertes aux jeunes, de gros problèmes subsistent : une inadéquation entre la formation et les besoins réels de la région et des diplômés qui n'ont pas de perspectives d'employabilité. Les étudiants continuent d'être orientés massivement vers les lettres et sciences humaines, ainsi que vers les filières courtes, malgré le chômage de ces filières. Par contre, il y a absence de formation dans le domaine médical ou paramédical, ou encore dans les

1- En 2012 : Le Taux d'urbanisation est de 27,5%, la population active est de 118 000 personnes dont plus de 30% sont des femmes

2- Pour Plus de détails sur les caractéristiques du milieu rural tunisien et des zones rurales les plus reculées nous renvoyons à la « Recherche sur la situation des femmes en milieu rural tunisien et leur accès aux services publics dans onze gouvernorats de la Tunisie » (Approche genre) par Dorra Mahfoudh et al. Publication du Ministère des Affaires de la Femme et de la Famille MAFF/AECID- Tunis Mars 2014.

3- Données de la STEG, de la SONEDE et du CRDA de 2010.

4- Rapport de la Commission Nationale de Réforme de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique 2013

nouvelles technologies¹. Ainsi par exemple, dans une région d'élevage, il n'y a pas de formation vétérinaire. Il n'y a pas non plus de formation paramédicale dans les plantes pharmaceutiques dans un gouvernorat largement couvert de forêts, et il y a absence de formation en agro-alimentaire alors que l'agriculture est la richesse principale de la population. Cette inadéquation contribue à la déqualification de la formation universitaire et au fort chômage des diplômés (près de 9 sur 10 dès les premières promotions)². En 2010, Jendouba affichait un taux de chômage des plus élevés dans le pays. Selon l'enquête sur l'emploi et le chômage de 2010, plus de 33% de tous les chômeurs dans la région sont des chômeurs de longue durée. Cette situation ne peut que s'accompagner d'une limitation de l'égalité des chances entre les sexes

En termes de santé, les structures publiques (Centres de santé de base, maternités rurales, dispensaires, hôpitaux de circonscriptions, etc.) ont une offre de soins en deçà des besoins et attentes des populations. On relève une absence ou insuffisance de dispensaires et de centres de maternité de proximité et bien équipés, déficit de médecins (La moyenne du gouvernorat est de 1 médecin pour 1079 habitants elle est de 1/3829 dans les délégations les plus rurales de Fernana et Oued Mliz). Ces insuffisances jointes

au faible revenu des femmes et à la non gratuité des soins explique notamment la persistance de la mortalité maternelle³. Le manque de matériel et d'équipements médicaux a été au cours des dernières années, la cause de plusieurs grèves des agents de santé et des cadres médicaux et paramédicaux dont ceux de l'hôpital régional de Jendouba.

Les femmes jouent un rôle dynamique dans l'économie du gouvernorat, elles apportent une contribution considérable au revenu de la famille notamment par leur travail dans les secteurs modernes (elles représentent 43% dans services ; 28,5% dans l'enseignement, la santé et l'administration ; 27,5% dans l'agriculture ; 26% dans l'industrie manufacturière, 16,2% dans le commerce ; 12% dans la restauration et l'hôtellerie; etc.). Dans l'agriculture irriguée, les femmes travaillent comme main d'œuvre bon marché et peu exigeante mais aussi dans l'exploitation de la forêt.

Cet aperçu sur le territoire et le terrain dans lequel s'inscrit la recherche-action a pour objectif de disposer des premières informations et de comprendre les situations problématiques qui sont éclairées au fur et à mesure de l'implication des acteurs dans le processus de la recherche et de l'intervention.

1- Pour plus d'informations voir le « Rapport concernant la situation de l'Université de Jendouba » du Ministère de l'enseignement supérieur et de la Recherche Scientifique », Année universitaire 2013-2013, par La Commission Nationale de réforme de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique (Mai 2013).

2- Le taux de chômage dans la région du Nord ouest est de 14,4% alors que celui des diplômés du supérieur est de 31,6%. Au niveau national les taux sont respectivement de 13% et 22,9% selon Touhami Habib « Disparités sociales et régionales et chômage des diplômés » in Leaders du 2 décembre 2012.

3- Le taux de mortalité maternelle est estimé selon les praticiens à 44,8 pour 100.000 nouvelles naissances (NV), avec des pointes de 68 pour 100.000 NV dans certaines régions, un taux très élevé, en comparaison avec la norme internationale de 25 pour 100.000 NV. Les OMD ne sont pas atteints par la Tunisie dans ce domaine et 2015-2019 et un programme visant à réduire le taux de mortalité maternelle et infantile est mis au point avec la collaboration avec l'organisation mondiale de la santé (OMS).

LA METHODOLOGIE ET LE PILOTATGE DE LA RECHERCHE-ACTION

La recherche-action que nous présentons ici est une composante d'un projet visant à renforcer le rôle social et économique des femmes qui sont en condition de précarité et de les accompagner dans un parcours d'autonomisation.

Le projet intitulé « Centre Femmes Solidarité : soutien à l'inclusion et à l'économie sociale féminine dans le gouvernorat de Jendouba » est mis en œuvre par l'AFTURD avec le soutien de l'ONG COSPE et un groupe de femmes du gouvernorat de Jendouba.

Le projet s'est déroulé en deux temps, une phase de diagnostic, de débat et de réflexion qui s'est déroulée de mai 2012 à juillet 2013, objet de la présente étude. Une phase plus orientée vers l'action et la mise en œuvre de plusieurs activités qui a commencé avec l'ouverture du Centre en octobre 2013.

Les femmes, ou le « Groupe-femmes », qui ont participé à la recherche-action n'ont pas été considérées comme de simples « objets » de la recherche sans possibilité d'expression et de participation. Elles ont participé dès le départ à la définition des besoins en identifiant les situations qu'elles jugeaient insatisfaisantes. Elles ont été associées à toutes les étapes de la recherche-action. Cela signifie qu'elles ont participé à la définition des objectifs, aux choix méthodologiques, à l'analyse des données ainsi qu'à la définition des modalités de diffusion des résultats. Elles ont été des "sujets" à part entière participant à la construction de la connaissance sur les femmes et les rapports hommes femmes dans la région.

La recherche-action proprement dite s'est effectuée en deux phases : une première phase qui a permis de tester l'approche et d'identifier des « femmes

ressources»¹ pour le projet. Il s'agit de femmes de la région qui disposent de points forts individuels (notamment un réseau de relations sociales diversifié et accessible) et qui connaissent bien l'environnement socio économique et politique. Elles ont été elles-mêmes identifiées par l'équipe locale du projet composée de quatre jeunes femmes de Jendouba, diplômées d'université et recrutées comme salariées du projet. Ces dernières ont travaillé en équipe avec les expertes et militantes de l'AFTURD qui ont assuré l'accompagnement à toutes les étapes du projet ainsi que l'animation des sessions de formation sur les concepts et approches féministes, sur le rôle du mouvement des femmes en Tunisie et dans le monde, sur les stéréotypes et les discriminations de genre, etc.

Ce premier diagnostic nous a permis d'élargir l'équipe en y intégrant, par la technique de « la boule de neige », une vingtaine de femmes qui ont constitué le premier cercle du Groupe femmes. Dans un deuxième temps et avec l'aide de ce premier groupe² nous avons procédé à la constitution d'un deuxième cercle de « femmes-ressources » pour intégrer des femmes avec des statuts sociaux et économiques différents certaines résidant dans les zones rurales du gouvernorat. Au total 40 femmes ont été associées au projet d'abord par des entretiens individuels. Ils ont permis une première identification des besoins et des attentes. Les résultats ont alimenté les débats qui ont eu lieu avec le « Groupe femmes », à raison d'un après midi par semaine pendant trois mois. L'objectif était de partager les informations et les analyses et de faire participer tous les acteurs (femmes-ressources, équipe locale, expertes, partenaires, etc.) à la conception des objectifs, des activités et des services de l'espace.

1- Il n'y a pas de définition préalable de ce profil mais on peut considérer comme « femmes ressources » toutes celles qui occupent au sein du champ délimité par le projet et par la recherche action, une position-clé qui les habilite à parler en connaissance de cause et à apporter un éclairage à même de renseigner sur les dynamiques qui animent le champ du projet.

2- A la fin de l'entretien chacune était invitée à proposer les noms et coordonnées d'autres personnes susceptibles d'être intéressées à participer au projet d'un Centre Femmes Solidarité.

LE « GROUPE-FEMMES » : QUI SONT-ELLES ?

Cette recherche qualitative vise à mieux connaître les femmes auxquelles s'adresse le projet, leur expérience personnelle, le sens qu'elles donnent à leurs paroles et leurs actes. Le choix de la région est justifié par la situation de pauvreté et précarité des femmes. Il était important pour les initiatrices du projet, les chercheuses et militantes de l'AFTURD, de ne pas imposer des recettes, mais de travailler avec les femmes de la région pour définir ensemble leurs besoins et les accompagner dans la recherche de solutions et dans la mise en place d'actions concrètes. L'objectif étant que le projet soit approprié par le groupe et géré à terme de façon autonome par les femmes. Ces femmes passeraient ainsi du statut de simples bénéficiaires auquel elles sont souvent assignées à celui d'actrices et de citoyennes ayant le pouvoir de revendiquer et agir sur leur situation.

Nous rappelons que les femmes de Jendouba ont participé de manière progressive. La structure de départ a été un groupe actif, une équipe locale qui s'est par la suite élargie par « boule de neige » en un premier cercle de femmes ressources et ensuite à un second cercle intégrant des femmes des zones rurales notamment.

Dans une première étape, la recherche-action a permis à l'équipe locale de prendre conscience de ses capacités et de les développer notamment en matière de communication, d'écoute et de travail en équipe et en réseau, de mieux connaître les législations et les droits des femmes, le rôle de la société civile. Les divers ateliers organisés à cet effet ont offert de multiples occasions de renforcer le lien social avec d'autres femmes et avec l'environnement en général. Les quatre jeunes femmes constituant l'équipe d'animation et de gestion du Centre se sont impliquées dans la recherche-action avec les chercheuses et militantes de l'AFTURD. Ces dernières, avec l'accord et la participation des actrices, ont piloté la recherche-

action et le projet dans son ensemble. Pour mieux se connaître et négocier un terrain d'entente, elles ont proposé l'organisation d'ateliers d'échange et de renforcement des capacités, des débats, un accompagnement et un suivi tout au long du processus de la recherche. Parmi les activités figuraient des ateliers portant sur :

- ➔ la compréhension du genre, en lien avec la recherche-action.
- ➔ Le renforcement des capacités dans l'entretien pour la recherche action féministe
- ➔ la pratique de l'entretien individuel et collectif et l'analyse qualitative dans la recherche-action

Plusieurs réunions ont été tenues à Jendouba entre les différentes actrices de la recherche action : chercheuses, militantes, équipe locale et auxquelles ont été associées des jeunes femmes de la région, des étudiantes en Sciences sociales ou en Études Féminines, afin d'échanger les expériences et de s'entraider dans la réalisation, la conduite des débats et des entretiens, leur transcription et leur analyse.

En nous situant dans une recherche qualitative et interprétative, il nous fallait choisir un échantillon contrasté qui reflète la diversité des situations des femmes et permet la comparaison des contextes et des dynamiques locales. Dans cette approche, nous avons aussi privilégié la profondeur plutôt que l'étendue des données et le point de saturation a été atteint avec une quarantaine de cas.

De même, concernant le lieu de résidence, nous avons tenu compte de la diversité de localisation géographique des femmes intéressées par le projet : milieu urbain, villageois et rural des différentes délégations du gouvernorat de Jendouba. Grâce à sa connaissance de la région,

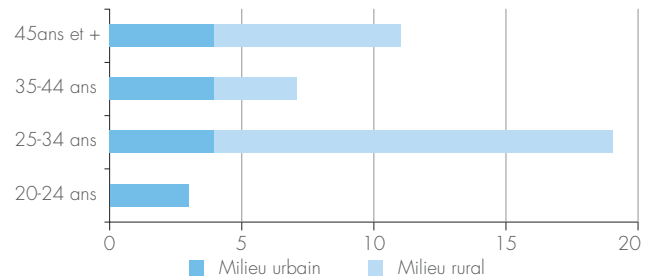
l'équipe locale a pu préciser si la commune citée est située en milieu rural, villageois ou urbain, car plusieurs localités (douars ou petits villages) n'étaient pas mentionnés sur les cartes.

L'entretien a eu lieu le plus souvent au domicile de l'enquêtée (sur proposition ou avec accord de la concernée) ce qui a permis d'avoir un contact convivial et de se faire une idée des conditions matérielles de vie, des besoins et une évaluation de la situation socio-économique.

Afin de mieux connaître le profil des femmes, nous commencerons par présenter leurs caractéristiques démographiques et sociologiques que nous comparerons à des données contextuelles régionales (du gouvernorat de Jendouba) et nationales relatives à l'ensemble du pays.

L'âge et le milieu géographique :

La moyenne d'âge du groupe fondateur est de 35 ans : 4 femmes sont dans la tranche 20-24ans, 17 dans la tranche 25-34 ans ; 7 dans celle de 35-44 ans et 12 ont plus de 45 ans.



Elles sont plus nombreuses à résider dans le milieu urbain plutôt que dans le milieu rural (respectivement 26 urbaines et 14 rurales). Cette composition caractérise le gouvernorat de Jendouba dont la population est à forte dominance rurale (72,1%) par rapport à l'ensemble de la Tunisie (33,7%)¹.

La situation familiale

Parmi les 40 femmes interviewées² 19 femmes sont célibataires, 13 femmes sont mariées, 5 sont divorcées et 2 sont veuves. Toutes les situations familiales sont représentées avec une prédominance des célibataires. Ces dernières souhaitent avoir un réseau de relations, s'intégrer sur le plan social ou s'engager dans des activités sociales.

STATUT FAMILIAL DU GROUPE DES FEMMES (%)

Comparé aux données nationales et locales (Tunisie /Gouvernorat de Jendouba)

STATUT MATRIMONIAL	GROUPE FEMMES	DONNÉES NATIONALES*	DONNÉES JENDOUBA*
Célibataires (%)	47,5	37,9	37,3
Mariées (%)	32,5	52,1	52,6
Divorcées (%)	12,5	1,5	1
Veuves (%)	3	8,5	9,1
Ensemble	100,0%	100,0%	100,0%

* Source :Site Institut National des Statistiques – Recensement 2004 –
lien URL : <http://www.ins.nat.tn/indexfr.php>

Dans notre groupe il y a aussi des femmes divorcées et veuves qui prennent en charge leur famille, elles sont de niveau socio-économique, modeste sans ressources propres, et risquant de se retrouver dans leurs vieux jours à la charge

de leurs enfants. Quelque soit son statut, aucune femme ne vit seule et toutes ont grandi dans des familles nombreuses dont la fratrie est composée de 3 à 7 personnes.

1- Données de l'Institut National de la Statistique de 2011.

2- Que nous appelons dans ce texte « Femmes ressources » ou dans certains tableaux « Groupe femmes » ou « Centre femmes »

Le nombre d'enfants par femme est une donnée pertinente. Sur la base des déclarations, le nombre moyen d'enfants est de 2 à 3 enfants par

femme, un nombre plus élevé que la moyenne nationale (selon des taux de fécondité du tableau ci-dessous).

TAUX DE FÉCONDITÉ

Comparé aux données nationales et locales (Tunisie /Gouvernorat de Jendouba)

	GRUPE FEMMES	DONNÉES NATIONALES*	DONNÉES LOCALES*
Taux de fécondité	2,4	2,05	1,93

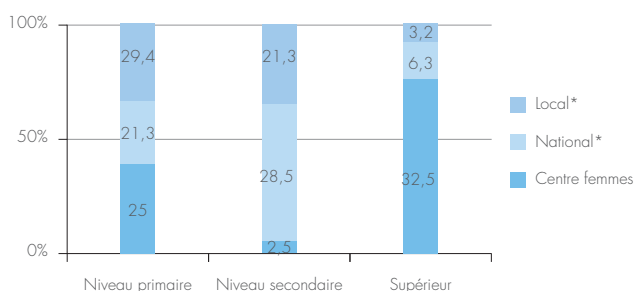
*Source : Rapport 2011 du Gouvernorat de Jendouba et données issues de l'INS Déc. 2010

Le niveau scolaire et les compétences linguistiques

En termes de scolarité et de formation, le niveau du groupe des femmes est assez hétérogène : 7 femmes sont analphabètes ; 13 ont fait des études supérieures et/ou sont diplômées ; 6 ont un niveau baccalauréat ; 10 ont un niveau primaire, 1 a le niveau secondaire ; 2 ont fait des formations professionnelles (artisanat ou couture). Les analphabètes sont des femmes relativement âgées qui n'ont pas été scolarisés ou ont été retirées de l'école au cours de l'enfance, comme l'atteste l'abandon scolaire des filles dès la 11^{ème} année malgré la scolarisation obligatoire.¹

Certaines femmes du groupe ont des compétences linguistiques avancées : en anglais (1 femme maîtrise d'anglais), en français (2 femmes) et/ou arabe (1 femme) en relation avec leur niveau d'instruction.

Niveau scolaire des femmes-ressources
Comparé aux données nationales et locales (Tunisie /
Gouvernorat de Jendouba en %)



* Source : Site de l'INS (Institut National des Statistiques)
Données recensement 2004 - Lien URL : <http://www.ins.nat.tn/indexfr.php>

¹- Depuis la Réforme scolaire de 1991

Compte tenu de l'analphabétisme et des attentes des femmes, des cours de langues peuvent être éventuellement envisagés dans le Centre afin de favoriser un processus d'autonomisation de ces femmes. Il est à remarquer par ailleurs que certaines jeunes diplômées parmi les femmes ressources ont une expérience en formation des adultes et qu'elles pourraient, moyennant une mise à niveau, assurer des formations à d'autres femmes au Centre.

Ceci exige des activités ciblées sur au moins 3 catégories de femmes : les diplômées universitaires, les moyennement instruites et les peu/pas du tout instruites.

La situation professionnelle

Parmi les 40 femmes de notre groupe: 23 ont un emploi ou une activité économique (y compris à domicile), 10 sont au chômage et à la recherche d'emploi, 4 sont « femmes au foyer » se déclarant « sans emploi » (principalement en milieu rural), 1 femme est encore étudiante dans l'enseignement supérieur.

Les professions exercées sont : enseignante, institutrice, infirmière, employée, commerçante, vendeuse, artisanne, ouvrière, femme de ménage, agricultrice de produits agricoles.

Ces profils professionnels confirment les conclusions élaborées par des études précédentes et qui montrent que dans la région de Jendouba « l'infrastructure est insuffisante, et l'activité

économique, réduite à quelques exceptions près, à l'agriculture et au petit commerce et où le taux de chômage peut atteindre 29% »¹

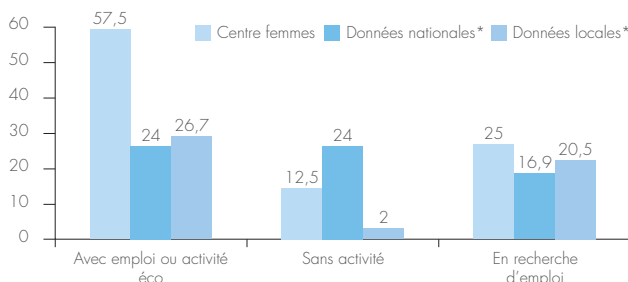
Dans notre groupe et par comparaison avec les données locales et nationales il semble que deux profils distincts émergent:

- Les femmes à la recherche d'emploi : il s'agit pour la plupart de jeunes diplômées. Il faut rappeler en effet que les conditions du marché du travail à Jendouba sont particulièrement défavorables.
- Les femmes ayant un emploi ou une activité économique : à part quelques enseignantes dans les lycées où à l'université de Jendouba, il s'agit en majorité de femmes ayant des activités peu stables et précaires dans le secteur informel.

Parmi les jeunes diplômées du groupe de femmes ressources, certaines bénéficient d'une bourse de 120 TND attribuée par l'instrument 16 du fonds national de l'emploi 21/21 pour le soutien aux jeunes en difficulté d'insertion. Celles qui sont dans cette situation ont tendance à se déclarer « actives » surtout pour se donner une identité sociale valorisante.

Par conséquent, dans les projets à engager, il est préconisé de veiller à prendre en compte les besoins et les préoccupations ainsi que les intérêts de ces deux catégories de femmes?

Situation professionnelle des femmes-ressources
Comparée aux données nationales et locales (Tunisie /
Gouvernorat de Jendouba en %)



* Sources : Site de l'Institut National des Statistiques – Recensement 2004- Lien URL : <http://www.ins.nat.tn/indexfr.php>

1- Voir Rapport de l'Institut Tunisien de la Compétitivité et des Etudes Quantitatives (ITCEQ) : « Indicateur de développement régional ; Etude comparative en terme de développement régional de la Tunisie, Juillet 2012.

2- Cette question sera approfondie par l'analyse ultérieure portant sur les projets des femmes.

Nous constatons le sous emploi et le chômage des femmes du groupe qui touche particulièrement les jeunes diplômées du supérieur. En effet, les diplômes qu'elles ont obtenu (Histoire, économie, langues...) ne correspondent pas aux bassins d'emploi existants sur le Gouvernorat de Jendouba (agriculture, pêche, administrations, santé et éducation...), soit parce que généralistes, soit parce que trop spécialisés compte tenu des profils demandés par le marché local. De plus, certains emplois pouvant attirer les femmes font l'objet de stéréotypes et de résistances socioculturelles. Il s'agit en particulier de ceux qui exposent les femmes au grand public et à une forte mixité (notamment le commerce avec pignon sur rue, la restauration, etc.).

Il apparait donc que les actions futures devraient se focaliser sur ces deux axes stratégiques : empowerment économique des femmes et activités économiques porteuses ainsi que des actions de sensibilisation/éducation pour changer les mentalités et lutter contre les stéréotypes de genre relatifs à certaines professions.

L'environnement socio-familiale.

Les femmes dont le mari ou le père est décédé ont un niveau d'étude inférieur à celui des autres femmes. Parfois, nous constatons une correspondance entre la profession du père et la situation professionnelle de la femme ressource : toutes les femmes dont le père est paysan sont sans activité professionnelle (1 étudiante et 5 en situation de chômage). L'école ne semble plus constituer comme précédemment un « ascenseur social » pour les catégories populaires et rurales notamment, sans que d'autres structures prennent la relève pour rapprocher les jeunes diplômées rurales, du marché du travail.

La participation à la vie associative et publique :

Nous avons relevé aussi que les femmes-ressources sont impliquées dans la vie associative et publique à des degrés divers. Ainsi il ya :

- celles qui n'ont pas dépassé la méfiance à l'égard des « associations » de la région qui ont été longtemps des instruments de l'Etat-parti. Ces femmes sont dans l'expectative.
- celles qui, après la révolution, se sont engagées dans la société civile en entrant dans les nouvelles associations
- celles qui ont créé leur propre association dans les domaines de la citoyenneté, des droits des femmes, des jeunes et de l'enfance ou encore du développement
- celles qui sont entrées dans les associations comme salariées
- celles qui sont intéressées par le bénévolat mais ne souhaitent pas s'engager dans l'action associative a vocation militante

Des approfondissements des données de la recherche-action sont tout indiqués pour identifier et mieux connaître les freins et les motivations à l'engagement et au bénévolat féminins dans la région. Des débats et des activités de sensibilisation sont à développer pour renforcer l'activisme associatif, encourager les femmes à prendre conscience des obstacles et acquérir une meilleure connaissance de soi, du rôle de la société civile et de l'approche des droits humains, d'être armées en matière de plaidoyer et de défense des droits des femmes , etc.

ASPIRATIONS ET REPRESENTATIONS DE L'AVENIR

Les projets dépendent de la perception qu'ont les femmes-ressources concernées par cette recherche-action de l'environnement socio-économique et culturel ainsi que des ressources et opportunités qu'il offre. Ils sont fonction de déterminants conjoncturels (situation sociale et politique dans le pays, sécurité, crise économique, etc.), mais aussi de causes structurelles économiques (inadéquation offre de formation en rapport avec le marché local, chômage, extension du secteur informel) et/ou culturelles (résistances socioculturelles, contrôle social sur la vie personnelle des femmes, stéréotypes attachés à certaines activités économiques et sociales).

Des opportunités et contraintes.

De ce qui précède nous déduisons que si les jeunes femmes de Jendouba ont eu de nouvelles et importantes perspectives de formation universitaire avec la création du pôle universitaire, ces opportunités ne se sont pas toujours accompagnées pour elles d'un accès à l'autonomie économique, et pour leurs familles, de nouvelles possibilités d'ascension sociale.

Quels sont les effets de cet environnement sur l'égalité de genre et sur les projets d'avenir des femmes ?

Le « mechoûu » ou l'injonction d'avoir un projet

Le projet est défini comme la représentation mentale anticipée d'une action ou d'une situation à venir¹. Dans les langues européennes, le mot projet a deux significations : intention/but/visée et action/programmation/planification. Ces deux pôles font la complexité mais aussi la dynamique du projet. Avoir un projet suppose donc tout un processus et un point de départ sur lequel on se base, pour se lancer en avant vers un but. Le projet est défini comme un moyen pour organiser l'action.²

1- BOUTINET (Jean-Pierre). — *Anthropologie du projet*. — Paris, PUF, 1990

2- John Dewey (1859- auteur du fameux « learning by doing » (apprentissage par l'action), qui a apporté la principale contribution au développement du concept de projet dans l'éducation.

En effet, qui dit projet dit dynamique de l'action, dynamique du temps et de la mobilisation. Dans la mesure aussi où dans tout projet tourné vers l'action se mêlent réalité et désir, on peut dire aussi qu'un projet n'est jamais achevé et que la vie est faite d'une succession de projets.

Dans la langue arabe le mot « el mechoûu » signifie commencer, entreprendre, se placer dans une perspective d'action, en mettant de son côté les opportunités, voire même le soutien bienveillant d'une force supérieure, Dieu ! (Ce qui est ressorti des propos des femmes). Le projet est donc une grille d'intelligibilité des actions humaines, des façons d'envisager le vivre ensemble, révélateur des manières de concevoir et d'anticiper le temps à venir. Il a aussi un côté pragmatique puisqu'il montre que la conduite humaine est faite de gestion des ressources et des opportunités disponibles.

En Tunisie, le projet ou « el mechoûu », est devenu un véritable fait de société, une solution à tous les problèmes sociaux et notamment le chômage des jeunes. L'usage du mot et son inflation relèvent du paradoxe voire même de la mystification, car comment parler de projet à des personnes exclues de la société, comment demander à des femmes et des hommes privés de travail et de perspectives d'avenir, d'être en mesure de construire et de se projeter dans l'avenir ?

Construire un projet implique des conditions favorables à la fois institutionnelles et organisationnelles ainsi qu'une marge de manœuvre dans un climat démocratique. Peut-on dire que nous sommes toutes et tous égaux face au projet ? A côté de celles et ceux qui ont réussi, il y a des « sans projet », des « hors projets » qui sont le plus souvent de ce fait relégués à la marginalité sociale.

Pour lui, l'élaboration d'un projet implique quatre conditions: un processus commun de réflexion qui permet au projet de grandir et de prendre forme; l'observation des conditions offertes par l'environnement dans lequel le projet est construit; la connaissance de ce qui a pu se passer à l'occasion de situations similaires; le jugement qui synthétise les observations du présent et la connaissance du passé pour en dégager la signification.

Ces préoccupations prennent un sens particulier aujourd'hui dans un contexte de transition politique et des profondes transformations que connaît le pays dont l'impact sur le statut des femmes se manifeste notamment par l'augmentation du chômage, les limitations voire les menaces sur leurs droits, l'appel au retour à l'espace privé, la violence dans ses diverses formes .

Comment dans ces conditions faire des projets d'avenir? Quelles ressources les femmes peuvent-elles mobiliser? Quels risques menacent leur progrès vers plus d'autonomie et d'égalité? Quelles stratégies adoptent-elles pour contourner les difficultés et augmenter leurs chances?

Pour construire un projet, il est nécessaire que l'individu puisse se construire socialement et savoir faire face à des conditions pouvant être des obstacles à son autonomisation. Un espace où les femmes échangent librement sur leurs droits, sur les obstacles qu'elles rencontrent dans leur vie quotidienne, pourrait être dans un premier temps une ressource importante. Puis, dans un deuxième temps, les femmes ressources souhaitent devenir « visibles » dans la société civile et accéder à la reconnaissance sociale. Cette démarche nécessite des ressources mais surtout une confiance en soi que beaucoup de femmes-ressources souhaitent atteindre. Pour cela, nous recommandons d'ores et déjà, l'organisation de campagnes de sensibilisation, de tables rondes, de groupes de parole et des activités développant l'estime de soi dans le Centre avec une démarche incluant les femmes rurales.

A partir de ce qui précède et des résultats de l'enquête qualitative, nous pouvons faire quelques remarques:

Les entretiens révèlent que certaines femmes ont des difficultés à se projeter dans l'espace et dans le temps, à anticiper et à penser en termes de projet. Mais d'autres ont réussi à faire l'effort de « sortir de soi », de dépasser les contraintes et les pesanteurs pour imaginer une autre interaction entre le Moi/Femme/Individu et l'environnement.

Les femmes parlent de projets toujours dans une relation avec un objet (le travail, le mariage, le loisir, la vie publique, ...).

Les projets des femmes renvoient aux images et aux rôles socialement attribués aux femmes et aux hommes, à l'image qu'elles ont d'elles-mêmes, de leurs compétences, au sentiment d'auto-efficacité dans ce qu'elles font et au degré de satisfaction par rapport à leur situation.

Tous les projets formulés ne sont pas au même niveau de structuration. En effet, si l'on part d'une définition stricte, on peut dire que les femmes ont des idées de projets, des activités en cours plus ou moins régulières, mais pas toujours organisées en projets d'avenir. Dans la plupart des cas, il s'agit de souhaits assez flous qui n'engagent pas à l'action, parfois même nous avons été face à de fragiles espoirs.

La situation d'entretien a eu un impact positif sur les femmes car tenter de se projeter dans l'avenir après avoir parlé du présent a été pour chaque femme l'occasion de faire le point sur sa vie, de découvrir ses points forts et ses points faibles et de décider de repartir d'un bon pied, avec comme premier pas la volonté de participer à la recherche action et aux activités du Centre.

L'impression générale qui se dégage des situations d'entretien est que, malgré toutes les difficultés de la vie, les femmes tout en étant réalistes, regardent l'avenir avec détermination et sont ouvertes aux perspectives qui s'offrent à elles.

Les projets d'avenir sont diversifiés. On a pu les classer selon la typologie suivante :

- Des projets économiques et professionnels
- Des projets de formation personnelle
- Des projets de mariage et de couple
- Des projets d'amélioration de la qualité de vie
- Des projets d'engagement social

Les projets économiques et professionnels

Ils sont de deux sortes : soit l'entrepreneuriat et la micro-entreprise soit l'emploi salarié et l'activité professionnelle.

L'entrepreneuriat et la micro-entreprise

Certaines femmes sont très avancées dans leur projet. Elles ont une petite entreprise qui fonctionne et souhaitent la développer, il s'agit souvent de célibataires qui s'investissent fortement dans la réussite de leur entreprise, espace majeur de l'affirmation de soi avec toujours l'espoir d'avancer :

« Je veux bien avoir mon propre atelier où je pourrai former des jeunes filles et fabriquer la marchandise. Je souhaite aussi avoir une petite boutique qui soit différente de ce qu'on voit ici et qui puisse attirer les gens. C'est mieux que l'emprisonnement des foires où il est difficile de s'introduire et de convaincre l'autre par notre identité... Bien sûr, je ne cherche pas un grand magasin, vous me faites rire ! Mais qui sait, je le souhaite bien... » (Artisane 37 ans, célibataire, Jendouba)

Elles mobilisent des membres de la famille (sœurs, frères, conjoint...), et sont très engagées dans ce qu'elles font et cherchent à revaloriser les métiers traditionnels ou les produits du terroir qui, selon elles, n'attirent pas les jeunes de la région :

« Actuellement à Jendouba, il n'y a pas une grande demande des filles pour apprendre l'artisanat, elles préfèrent travailler dans un taxiphone ou une boutique plutôt que d'apprendre un métier qui exige du temps et de la concentration. C'est en effet un métier dur pour elles car il nécessite beaucoup de patience et de perfection, le lieu de travail aussi doit être calme pour permettre la concentration. En revanche, il y a une demande et des possibilités de la part des touristes... » (Artisane et vente à domicile, 37 ans, célibataire, Jendouba)

Cette artisane est une travailleuse indépendante qui a comme associée sa sœur. Elle s'est fixé plus d'un objectif : travailler chez elle, s'agrandir, avoir pignon sur rue, répondre à la demande d'une clientèle locale ou touristique, et enfin transmettre son savoir-faire. Elle pense à un petit atelier qui serait un espace de travail, d'apprentissage et d'exposition :

« Je souhaite avoir assez d'argent pour avoir

mon propre projet et mon espace d'exposition, à ma sœur et moi, pour produire et pour vendre en même temps. Dans ma situation actuelle, je peux perdre un client parce que je travaille seule et je ne peux pas livrer sa commande dans le délai demandé. Je perds de l'argent et un client, je déteste ce genre de situation. Je veux aussi que mes créations soient distribuées un peu partout. Là, je pourrais aussi former des filles parce ce que j'aime qu'elles soient formées à ce travail artisanal pour pouvoir avoir une source de revenus, je ne suis pas égoïste pour garder mon savoir-faire pour moi » (Artisane et vente à domicile, 37 ans, célibataire, Jendouba)

« Je veux développer mon salon de coiffure, j'ai aussi un autre projet en tête mais le financement manque, j'espère que Dieu m'aidera dans ce que je compte faire. C'est un projet de location de robes de mariages et je veux faire un peu de commerce, mais il faut commencer petit à petit et avancer selon les possibilités dont on dispose » (Coiffeuse, mariée, 38 ans, 3 enfants, Jendouba). D'autres sont attirées par le petit commerce et en particulier, dans les localités frontalières avec l'Algérie, par le commerce de la valise. Il est pratiqué par de nombreuses tunisiennes (et tunisiens). On les rencontre dans les aéroports d'Istanbul, Dubaï, Naples, Marseille, chargées de marchandises diverses qu'elles liquident dans les circuits commerciaux formels et informels du pays. Ce type de commerce tente les jeunes femmes qui sont déjà dans le circuit commercial comme cette jeune vendeuse de la ville de Jendouba :

« Je veux voyager et faire un petit projet, ouvrir une boutique de prêt à porter comme M... et S... (deux de ses amies). L'une de nos amies part souvent en Turquie... Mais je n'ai pas trouvé quelqu'un qui me soutienne matériellement » (Vendeuse dans un magasin, 20 ans)

Nous trouvons également dans le groupe de femmes-ressources de nombreuses artisanes, parfois autodidactes dans leur domaine et mobiles malgré leurs responsabilités familiales :

« Personnellement je veux faire plus d'expositions à Jendouba, j'en ai fait une à Tabarka l'année

dernière, et deux ans avant c'était à Tunis. Par contre, on n'a pas fait assez de publicité et ceux qui visitaient l'exposition passaient par hasard. Il y a une autre exposition prochainement, le 7 mai à la maison de culture Ibn Khaldoun. C'est une exposition commune, nous sommes un groupe et chacun va exposer un tableau. Personnellement, j'ai un seul tableau, il y a un peintre reconnu qui va nous rejoindre aussi, nous allons alors tout exposer à Tunis ensemble, en fait le groupe a eu des formations. Moi par contre, je n'ai pas eu ces formations, j'étais chez moi et je travaillais à la maison, j'apprenais toute seule, en consultant des livres et des revues et en regardant la télé » (Artiste artisane, 54 ans, mariée, 3 enfants, Jendouba).

Il n'est pas rare que le projet individuel devienne un projet de couple lorsque les conjoints sont

solidaires et ont une stratégie et de l'ambition. C'est le cas de celles qui, pour maintenir un niveau de vie satisfaisant pour la famille, pour éviter le déclassement consécutif à la perte du pouvoir d'achat, pensent à se reconvertir en passant de l'emploi salarié au travail indépendant et en mobilisant les ressources des deux conjoints :

« Je souhaite avoir un projet privé, car le salaire n'est plus suffisant. L'année prochaine, mon mari et moi comptons mettre de côté petit à petit l'argent et commencer avec un petit truc. Comme je vous l'ai raconté, nous nous entendons parfaitement et j'espère pouvoir avoir notre propre projet. » (Institutrice 45ans, mari instituteur, 3 enfants, Fernana)

Des cas de réussite sont considérés comme des exemples, nous en citerons deux :

Khalti Zinouba : « une rurale bien de chez-nous »

« Une femme exemplaire qui était modéliste et vivait à Tunis avec son mari. Après la retraite de ce dernier, ils sont revenus vivre à Tabarka et elle s'est retrouvée brusquement sans occupation et sans revenu personnel, « inactive ». Elle a pensé longuement avant de décider de faire « el aoula » (Produits alimentaires à base de blé). Depuis, elle prépare le kouskous, le borghol et toutes les autres céréales ainsi que des plantes comme la verveine et la menthe. J'apprécie ce genre de femmes car il n'y en a pas beaucoup qui lui ressemblent. Avec une des mes amies, nous avons aidé aussi une femme venant de Ain Draham et qui voulait pour la première fois exposer ses produits à la foire, que des produits de la montagne : romarin, thym et autres... nous lui avons montré comment les peser, les exposer et en faire une belle présentation. Les touristes sont venus en acheter et elle était heureuse. En plus, ses prix sont abordables. Elle s'est mise à préparer quatre types de « bsissa » (farine de graines grillées), puis de la confiture et des jus concentrés à base de prunes, elle exploite ce fruit de différentes manières. Elle a loué un local où des filles travaillent pour elles à faire « el aoula ». (Raconté par une artisane, 37ans, célibataire, Jendouba)

Le parcours d'une artisane artiste : toujours vers plus d'ambition

« J'ai toujours joué avec la peinture et les couleurs, mais à un certain moment je me suis demandée pourquoi ne pas avancer. Je me suis alors rendue à Tunis, et j'ai rejoint mon premier club avec Mr A.K. qui est un peintre tunisien. J'ai bénéficié de 3 ou 4 séances hebdomadaires, chaque vendredi je partais à la formation de 15 h à 18h, c'était en 2010, avant la révolution. C'était ma première formation puis j'en ai entamé une autre... Pendant ce temps, nous avons aussi présenté une exposition avec le même peintre et son club, nous étions un groupe de femmes avec un jeune bachelier. C'était alors ma première formation. Par la suite, j'ai entendu parler par une amie (puisque je suivais toujours les nouvelles de mon domaine) qu'un peintre appelé G.J., un italien vivant en France, a vécu une grande période en Tunisie et qu'il aimait toujours y revenir. J'ai appris aussi qu'il avait des relations avec une coordinatrice tunisienne avec laquelle il a fondé un club à La Marsa. Chaque fois qu'il venait de France, il donnait deux séances puis rentrait. J'ai commencé l'année dernière à recevoir ces formations. La formation a commencé à Carthage puis on l'a poursuivie durant toute l'année à la Marsa. Ce peintre était présent deux semaines en Tunisie, il faisait une séance et un séjour puis redonnait une autre séance avant de repartir... A un certain moment, je savais que je ne pouvais pas m'absenter beaucoup de chez moi car j'avais la responsabilité des enfants et de la famille. Quand les enfants ont grandi et qu'ils n'avaient plus tellement besoin de moi -quoiqu'ils aient toujours recours à moi- j'ai pu alors sortir et trouver les occasions de suivre des formations, mais pas de façon académique et continue toute l'année. En plus, ce que je fais est de ma propre inspiration, mais reste qu'il est nécessaire d'apprendre toujours davantage » (Artiste artisane, 54 ans, mariée, 3 enfants, Jendouba).

La recherche d'un emploi salarié stable

Le problème de l'employabilité des diplômés est un problème national mais, comme nous l'avons montré, il est particulièrement crucial dans le gouvernorat de Jendouba. Par conséquent, l'allongement des études est souvent une stratégie pour maintenir une activité même si parfois il est mis à profit pour approfondir les connaissances :

« Je veux bien poursuivre mon master, mais si je n'arrive pas à trouver un travail, je souhaite faire une autre maîtrise en Anglais, c'est une langue que j'aime beaucoup » (Diplômée sciences juridiques, 26 ans, célibataire, à la recherche d'emploi, El Azima- gouvernorat de Jendouba).

Quelques femmes ressources souhaitent avoir des revenus stables notamment pour aider des proches de l'entourage familial et réaliser des projets :

« Je souhaite avoir un travail pour aider ma mère et pour qu'elle se repose un peu » (Bachelière, 23 ans, célibataire, Jendouba)

« Je souhaite avoir un travail stable parce que mon contrat est bientôt fini. Je veux un travail où je peux me sentir bien et stable, puis les autres ambitions se réaliseront petit à petit, comme l'obtention d'une voiture et d'une maison. » (Vendeuse, 24 ans, célibataire, Jendouba)

« Je souhaite avoir un travail qui dure parce que mon contrat est provisoire et je ne peux faire aucun projet », dit cette jeune ouvrière (23ans, célibataire, ville de Jendouba)

L'enquête a révélé que ce qui est offert de plus en plus, ce sont des contrats à durée déterminée qui ne favorisent ni les ambitions ni les projets à long terme et qui maintiennent les femmes dans la précarité sur les plans économique et social (aucune couverture maladie, revenus modestes...).

Les projets de formation et d'études

Les projets sont différents : il y a celles qui ont des diplômes et qui n'arrivent pas à les monnayer sur le marché de l'emploi local, et celles qui n'ont

pas de diplômes (ou même d'instruction) et qui cherchent une deuxième chance pour acquérir un bagage minimum afin de s'insérer dans le circuit économique et avoir une certaine autonomie et reconnaissance sociale.

La poursuite des études : mettre le plus d'atouts de son côté

La poursuite ou la reprise des études apparaissent pour certaines jeunes femmes comme un moyen d'augmenter leurs chances, leur capital scolaire et leur qualification. Elle permettrait éventuellement une reconversion et l'accès à un emploi satisfaisant (en accord avec la formation reçue), une solution d'attente voire un chômage déguisé pour celles qui considèrent que le temps des études doit laisser place au temps du travail. Pour celles-ci le travail passe avant le mariage. Comme le montrent les propos de cette jeune femme :

« Avant, c'était les études et la réussite qui me préoccupaient. Après le diplôme, c'est le travail qui devient mon souci majeur... Rien ne pourra changer ma vie sauf un travail, que je désire plus que tout. Ma famille m'encourage à me marier ... mais je refuse. Je veux d'abord trouver un travail » (Diplôme universitaire télémarketing, 26 ans, au chômage, célibataire, zone rurale de Souk Essebt).

Pour les jeunes femmes, le travail apparaît comme une priorité et une condition pour accéder à l'autonomie et probablement un moyen d'augmenter ses atouts avant de s'engager dans la vie de couple

Il est intéressant de remarquer ici qu'au niveau des mentalités, les jeunes filles pensent comme les jeunes gens : les études et travail d'abord, le mariage ensuite ! Reste à espérer que ces attitudes parviennent à avoir raison des obstacles.

La formation professionnelle : se donner une seconde chance

Le gouvernorat de Jendouba dispose d'une trentaine de centres de formation professionnelle dont trois

principalement ouverts aux jeunes filles: l'Ecole des infirmières de la santé publique de Jendouba, la Centre de la jeune fille rurale de Bousalem (formation générale), le Centre de la jeune fille rurale de Balta Bouawene (Couture, Agriculture, Formation générale, broderie) et le Centre de formation en artisanat à Ain Draham (Poterie). Mais l'enquête a montré que les jeunes ne sont pas toujours informées ni impliquées dans la formation.

Souvent, et surtout en milieu rural, les jeunes filles se voient privées de l'école ou de la possibilité d'effectuer des formations, parfois à cause de l'entourage masculin qui s'y oppose ou à cause des problèmes de mobilité :

« Je souhaite en premier avoir une formation professionnelle pour que je puisse devenir autonome matériellement. Mon premier et dernier souhait serait de faire des études,... Avant, quand j'étais jeune, j'aurais aimé passer au moins 3 ans à l'école... et qu'ils m'emprisonnent après ! C'est la faute de mes frères » (Femme au foyer, 35 ans, analphabète, célibataire, Douar Cheikh Younès)
« J'aimerais bien faire une formation pour apprendre un métier, la peinture sur soie (les foulards) et sur verre, pour n'avoir besoin de personne, et peu à peu je pourrai monter un petit projet. Mais à Fernana, il n'y a pas de possibilité. A Jendouba, ils m'ont demandé 80 dinars par mois et je dois fournir les produits. En plus, il y a les frais de transport puisque je n'habite pas à Jendouba. C'est pour cela que je n'ai pas pu suivre la formation. Je ne veux pas rester toute ma vie vendeuse de prêt à porter, je veux lancer mon propre projet pour sentir la stabilité et l'autonomie » (Vendeuse, 30 ans, célibataire, Fernana, zone rurale de Jendouba)

« Je suis analphabète je n'ai aucun métier, je veux qu'on m'aide avec quelques poules et brebis, ou qu'on m'apprenne un métier, la pâtisserie par exemple. » (Femme au foyer, 44 ans, divorcée, un enfant, Argoub Rihan, zone rurale de Jendouba)

Ces témoignages soulignent les besoins importants des femmes dans les zones rurales du Gouvernorat de Jendouba. Les femmes rencontrées souhaitent développer des activités économiques afin d'avoir un revenu et être plus autonomes. Pour cela, certains axes stratégiques seraient à développer: alphabétisation, formation par les pairs/transmission de compétence, etc.

Les projets de mariage et de vie de couple

Le mariage ne semble pas revêtir la même importance ni la même signification pour toutes les femmes-ressources. La fragilité et la précarité des liens matrimoniaux et les conséquences qui peuvent en découler (violence du conjoint, pauvreté...) tant du point de vue personnel que familial (l'expérience pas toujours heureuse des aînées dans leur environnement¹), les pousse souvent à ne pas s'y engager de manière précipitée.

Pour les jeunes et les plus dotées en diplômes, le mariage ne représente pas forcément une fin en soi. Elles souhaitent se marier un jour mais en se ménageant au préalable une zone d'autonomie et d'indépendance économique par rapport au conjoint.

« J'aimerais travailler dans mon domaine et épouser l'homme que j'aime, et surtout travailler, parce que le travail permet de rêver, actuellement je n'ai pas le droit au rêve. Sans travail, on peut rêver sans cesse mais en vain, je me sens en somme déplumée ». (Diplômée d'anglais, 28 ans, au chômage, Arghoub Er Rayhan, zone rurale de Jendouba)

« Dans deux ans mon projet c'est le mariage, et j'espère poursuivre mes études en ingénierat. Dans 10 ans, j'espère avoir un travail et faire beaucoup de choses pour mes enfants, autant que je peux » (Diplôme génie mécanique, 26 ans, Célibataire, quartier urbain de Ncaybia).

« Je souhaite me marier et mener une vie stable avec l'homme que j'aime. Ensemble et en ayant

des enfants, on pourra réaliser beaucoup de choses. Que ce soit après deux ou dix ans, je ne souhaite que vivre sereinement avec mon mari et mes enfants, que rien ne nous sépare et qu'on se respecte toujours » (Femme au foyer, 35 ans, analphabète, célibataire, Douar Cheikh Younès, zone rurale Jendouba)

Mais il y a des cas où la pression sociale et familiale oblige les jeunes à faire des arbitrages entre le choix individuel, l'exigence familiale et les opportunités ou contraintes de l'environnement : se marier ou continuer les études, comme le cas suivant :

« Je ne pense pas au mariage actuellement, ma sœur doit se marier d'abord. Cela fait un an et demi que nous sommes ensemble, mon fiancé veut le mariage mais je pense aux conditions matérielles de ma famille. Je veux trouver un travail d'abord. Ensuite, il faut que ma sœur déjà engagée, se marie et que ma famille ait le temps de récupérer sur le plan financier après les dépenses de la noce. Elle passait son bac et elle s'est entendue avec son fiancé pour aller à la faculté après avoir réussi. Mais il l'a dissuadée lui disant qu'elle ne pourra pas être « madame » et faire des études. Elle n'a pas réussi, elle a redoublé, repassé deux fois l'examen puis elle a fini par abandonner. J'aurais voulu qu'elle reprenne les études mais elle n'a pas voulu. » (Maîtrise de télémarketing, 26 ans, célibataire, au chômage, Souk Essebt)

Mais il reste que pour la plupart, ce qui constitue la base et la condition de la réussite personnelle, c'est le travail et l'autonomie économique. Le mariage et la promotion sociale et familiale sont envisagés comme le couronnement de ce processus :

« Je veux un travail où je puisse me sentir bien et stable, puis les autres ambitions se réaliseront peu à peu. Je rêve aussi d'un mariage et des enfants qui auront un avenir meilleur que le mien. Je souhaite que mes enfants et ma famille soient fiers de moi » (Vendeuse, niveau collège, 24 ans, célibataire, ville de Jendouba)

¹ Parmi les femmes de 18-64 ans, le % de celles qui ont été victime de violences est de 47,7% dans le Nord-Ouest

Des projets d'amélioration de la qualité de vie

Ce type de projets est le lot de femmes qui sont dans des situations précaires, souvent des célibataires en charge de la famille. Certaines, et notamment les aînées parmi elles, se sont sacrifiées (ou sont sacrifiées) pour s'occuper des plus jeunes frères et sœurs, de leurs enfants puis des parents âgés. Cette responsabilité familiale qui, il n'y a pas si longtemps revenait à l'aîné des garçons échoit de plus en plus aux filles aînées, notamment celles qui n'ont pas réussi dans les études. Restées célibataires, leur ambition vise l'amélioration de leur quotidien, avoir quelques loisirs, du temps à soi, un moyen de transport pour se déplacer plus souvent.

La question centrale est en fait le statut de la femme célibataire en particulier dans le monde rural, qui ne jouit d'aucun statut et peine pour avoir de l'autonomie et un pouvoir de décision face à un entourage qui reste fortement marqué par des attitudes patriarcales « Moi je veux voyager en plus de faire un petit projet... J'aimerais avoir un prêt pour passer l'examen du permis de conduire. Mon père pense que je vais lui donner le prêt dès que je le reçois » (Vendeuse dans une boutique, 20 ans, célibataire, niveau secondaire, Jendouba)

Par conséquent, il ressort de ce constat qu'il faudrait veiller à ce que les ressources destinées aux femmes et aux célibataires parmi elles, ne soient pas « confisquées » par l'entourage masculin, comme cela a pu être le cas dans certains pays, en Inde ou dans d'autres pays pour les microcrédits notamment.

Parmi les plus pauvres, c'est le droit à la propriété du logement qui est revendiqué comme condition minimum de dignité et de sécurité pour l'avenir :

« Je ne sais pas quoi vous dire, je souhaite avoir une maison, même une misérable demeure où je pourrais finir ma vie. C'est mon plus grand souhait, je ferais tout pour le réaliser, même manger du sable ! ...la maison me permettra de vivre de manière digne (sotra ou protection), et pas comme ma situation actuelle avec un frère célibataire !!! Je suis quand même une femme !!!

Je veux une maison qui soit à moi et à mon fils, et personne qui vient frapper à la porte pour demander le loyer. La maison c'est le tombeau de la vie, où on peut vivre en paix » (Ouvrière, 49 ans, divorcée, un enfant)

Des « projets » pour le pays et pour les générations futures

A la question « Quels sont vos projets pour les 10 années à venir ? », les femmes-ressources expriment des inquiétudes et des espoirs et des souhaits pour elles-mêmes mais aussi pour l'avenir du le pays : la stabilité politique, la sécurité, l'amélioration du pouvoir d'achat, l'emploi pour les jeunes, la réduction de la pauvreté, etc. :

« Dans 10 ans ! Espérons vivre jusqu'à ce temps, j'espère que la situation du pays s'améliore que ce soit pour nous et pour les autres ». (Diplôme en sciences juridiques, 26 ans, Célibataire, au chômage).

« Franchement, je suis très pessimiste par rapport à cette situation du pays, les foires ne sont plus sécurisées, on dirait une exposition de violences et de tirs »... (Artisane, 37 ans, célibataire, Jendouba)

« Je souhaite le bonheur pour tout le pays et que le mal s'éloigne... Je n'ai que Dieu dans la vie, c'est lui qui est capable de donner à tous » (Ouvrière, 55 ans, veuve, 3 enfants, Souk Essebt).

« Je souhaite que notre pays soit stable et indépendant et qu'il y ait des investissements pour que les jeunes et les hommes de la région puissent travailler. Les gens disent que nous vivons de l'agriculture hydraulique alors que ce n'est pas vrai, depuis un grand moment nous n'avons plus d'eau pour irriguer le blé. D'ici 2 ans, je souhaite rester en bonne santé pour pouvoir travailler, comme cela je pourrais améliorer ma maison et préparer le mariage de mon frère. Voilà mes soucis, je crains de mourir avant qu'il ne se marie... je rêve aussi que le pays reste stable et bénéfique pour les futures générations car le taux de chômage devient très élevé » (Couturière, 57ans, analphabète, célibataire, Traidya)

« J'ai beaucoup d'ambition dont je ne veux pas

parler, je préfère concrétiser que parler... Je souhaite par exemple avoir un atelier et former des filles dans des domaines différents. C'est mon grand souhait car ici les femmes et les filles sont inactives. Sans exclure aucune catégorie... les jeunes aussi sont marginalisés et désorientés, je veux au moins jouer le rôle d'intermédiaire pour qu'une personne trouve un travail. C'est le chômage des jeunes qui les pousse à se droguer, à fumer, à prendre de l'alcool et à voler. Vous les voyez déjà à 21 ans et 31 ans qui traînent dans les rues » (Coiffeuse, mariée, 38 ans, 3 enfants, Jendouba).

On peut conclure de tout ce qui précède que la centralité du travail dans les projets d'avenir des femmes de Jendouba est apparue à maintes reprises: le travail est au cœur de leurs préoccupations et de leurs désirs et le fil conducteur de leur parcours d'individuation et d'accès à l'autonomie

Les contraintes et obstacles aux projets d'avenir identifiés par les femmes lors des entretiens et des

discussions de groupe sont principalement :

- L'éloignement et l'isolement, la faible mobilité des femmes rurales
- Les moyens matériels faibles (absence d'un capital de départ pour monter une entreprise)
- La pauvreté de l'offre de formation professionnelle
- Les difficultés d'accéder aux services (les femmes rurales surtout)
- La difficulté d'accès au marché et la commercialisation
- La pauvreté de la famille et le besoin de soutien
- L'insécurité dans le pays
- le contrôle sur la vie personnelle des femmes et des filles
- la violence à l'égard des femmes et des filles
- Les inégalités hommes-femmes et les stéréotypes discriminants.

LE « CENTRE FEMMES SOLIDARITE » : UN BIEN COMMUN

Selon l'approche participative¹ adoptée, les futures usagères et actrices de l'espace donnent leur vision de ce que devrait être le Centre selon elles. Après avoir développé et décrit au cours de l'entretien leur projet individuel ou leurs souhaits, les femmes sont appelées à donner leur point de vue sur un projet commun organisationnel, celui d'un espace pour et par les femmes elles-mêmes.

L'entretien individuel et collectif a pour but de connaître cette vision et de faire émerger toutes les opinions dans la perspective de dégager des idées « par le bas », plutôt que d'imposer une conception « par le haut ». Leur conception serait-elle centrée sur l'innovation, ou sur une amélioration et une continuité avec l'existant ? Se considèrent-elles plutôt comme des usagères/bénéficiaires ou des actrices à part entière du futur « Centre » ? Est-ce qu'elles se placent dans une logique horizontale de services réciproques, de dons et de contre-dons entre toutes les femmes ou plutôt dans une position d'attente voire de demande d'assistance ? Ou encore dans une situation d'entre deux et de relais ?

Nous aurons à répondre en présentant d'abord les attentes et souhaits des femmes et ensuite leurs apports et contributions.

Rôle du Centre-Femmes et services attendus

Un centre polyvalent ouvert à la mixité et aux jeunes

Les propositions vont dans le sens d'un espace polyvalent, d'échange et d'offre de services où les femmes puissent se retrouver pour s'occuper d'elles-mêmes mais éventuellement avec des services pour les membres de la famille (enfants, personnes âgées). Par conséquent, un centre ouvert et pas nécessairement un espace de femmes pour les femmes ;

« La femme qui se rend au centre veut être accompagnée de ses enfants, il est donc important d'avoir un espace où les enfants puissent jouer. La maman sera bien rassurée sur eux, elle peut alors s'investir aisément dans les activités du centre » (Institutrice, 45 ans, mariée, 3 enfants, Jendouba)

Il est souhaitable de prendre en compte les attentes des femmes et d'aménager un espace enfants au sein du Centre, ce qui permettrait de participer à leur socialisation et sensibiliser de manière transversale les futures générations.

« Je veux que le Centre s'occupe de l'enfance, des femmes, des hommes âgés et aussi des jeunes, je veux qu'on nous apprenne la peinture et l'informatique, qu'on nous propose des excursions, un espace pour échanger les idées et pour profiter des expériences des tunisiens et des étrangers ». (Ouvrière, 30 ans, célibataire, Argoub Er Rayhan)

Ce qui ressort c'est une demande de mixité et d'inscription des objectifs du Centre dans le contexte actuel du pays et des progrès attendus en matière d'égalité et de démocratie :

« Tout Espace féminin est essentiellement un espace qui inclut les enfants et les maris... Je ne vois pas pourquoi les hommes ne seront pas présents, ils pourront entendre les soucis de leurs femmes ou d'autres femmes, ils peuvent se soumettre à une autoévaluation par la suite ». (Institutrice)

« Je sais que c'est un centre féminin, mais je suis sûre que les hommes apprécieraient ce centre pour soutenir les femmes : la femme c'est sa mère, sa femme, sa sœur. La présence de l'homme dans ce centre ne me gênerait pas pour la simple raison qu'il est important que l'homme sache les soucis féminins, et pour que ceux qui agressent les femmes et ne les respectent pas entendent, voient

¹- Voir à ce propos l'article de Radhia Belhaj Zekri « Centre Femme Solidarité : Quel centre voulons-nous mettre en place à Jendouba ? » et celui de Faiza Ben Youssef « A la rencontre des étoiles du Nord. Centre Femmes solidarité, un projet en voie de réalisation » Publication du 7^{ème} congrès de l'AFTURD (Tunis- Avril 2013).

et apprennent. » (Diplômée d'anglais, Célibataire, 28 ans, Fernana)

Inclure et associer les hommes est une stratégie des femmes pour réduire les écarts entre les sexes mais aussi un moyen de faire accepter l'innovation que constitue cet espace, pour la société locale. De nombreuses expériences avec les femmes ont abouti à des échecs parce les hommes ont été écarté et qu'ils ont fait opposition. Les hommes ne sont pas toujours hostiles à un changement des rapports de genre et la réussite de certaines expériences sont dues en grande partie aux changements de rôle des deux sexes conjointement (Expériences de lutte contre les violences faites aux femmes, en travaillant avec les principaux concernés).¹

Cependant, le contexte local de Jendouba et la recherche-action nous montrent que ce travail doit être préparé de manière progressive et bien entendu adaptée aux spécificités locales.

Par conséquent, dans un premier temps, l'accent sera mis sur l'importance de la communication autour du Centre afin d'éviter les malentendus et de créer un mal-être entre les femmes ressources et les personnes de leur environnement social.

Les attentes de certaines s'inscrivent dans une ambition qui porte sur l'avenir du pays et sur l'évolution de la société tunisienne :

« Je suis venue à votre projet et j'espère le voir réussir un jour. C'est possible si vous réalisez les programmes et les suggestions que nous avons faites. Ceci permettra la promotion de notre pays, pour les jeunes, les adultes et les femmes et pour le changement de la mentalité masculine » (Artisane artiste, 55ans, Jendouba).

De la formation et un accompagnement de projets

Formation des adultes, initiation à l'informatique, montage de projet, alphabétisation pour celles qui n'ont pas eu la chance d'acquérir les notions basiques, mais aussi formation pour se

réapproprier le patrimoine et les arts traditionnels :

« Je veux apprendre beaucoup de choses, seulement parce que je n'ai pas trouvé celui qui m'apprend, ici dans le milieu rural, a part le ménage, on peut préparer les petits gâteaux, la pâtissière, le macaroni avec la pate brisée traditionnelle. Mais on n'a pas trouvé celui qui va vendre nos produits. On veut commercialiser beaucoup de choses pour augmenter notre revenu, on veut bouger, on veut utiliser nos habiletés mais dommage ici on en est privés. On a un atelier de tissage traditionnel, on a tout ce qu'il faut le « qirdash » (le peigne), mais on n'a pas le temps » (Célibataire de 40 ans, Vente de petit élevage, El Aitha zone rurale de Jendouba)

« Je souhaite que les femmes puissent s'y former et acquérir plus de connaissances car il y a un grand nombre de femmes ignorantes... des connaissances diverses et plurielles qui leurs seront utiles. De tout mon cœur, je veux que les femmes ici s'ouvrent à la vie et qu'elles retrouvent le soutien dont elles ont besoin. J'estime que le centre peut assurer une mission pareille » (Ouvrière 49 ans, divorcée, un enfant, Jendouba).

Les activités du Centre évoquées par les femmes ressources illustrent souvent des stéréotypes de genre mais d'autres sont vitales compte tenu des secteurs de l'emploi, largement couverts par les nouvelles technologies :

« J'espère qu'il y aura des formations dans des secteurs divers. Il y a des femmes qui ne savent rien en informatique, il faudrait leur apprendre à utiliser l'ordinateur. Il ya aussi des femmes ignorantes pour lesquelles il est important d'installer des programmes éducatifs pour adultes. Je pense aussi à la formation professionnelle dans les arts traditionnels et aux activités de divertissement. Chaque femme devrait trouver ce qui lui plait ». (Institutrice, 45 ans mariée, 3 enfants, Jendouba)

« L'idée de ces centres est bénéfique parce que les filles apprennent des métiers comme la pâtisserie aussi, même si la femme n'emploie pas

¹ - Une expérience similaire au dispositif « Mots pour maux » (Limoges, France) travaillant en médiation directe avec les hommes auteurs de violences a su porté ses fruits.

sa formation pour un projet, elle l'exploite dans sa vie familiale. D'autant plus que l'apprentissage et la fréquentation des personnes nouvelles instruit la femme, nous apprenons beaucoup en effet à dialoguer avec les autres ». (Couturière, analphabète, 55 ans, Traidya)

De plus, les femmes ressources souhaitent voir la création d'un réseau de transmission de compétences et d'échanges de services :

« Je souhaite aussi y voir un échange d'idées et de savoir faire en matière de professions artisanales » (Commerçante).

« Je veux adhérer à ce centre, trouver un travail ou rencontrer quelqu'un qui m'apprend une profession, je veux que ce centre me procure tout ce mon cœur aime. Je n'ai aucune habileté mais avec l'aide du Dieu je veux y participer » (Femme au foyer, 44 ans, divorcée, analphabète, un enfant, Fernana)

Des services de proximité

Les femmes souhaitent que le Centre assure des services de proximité en matière de santé, d'orientation, de conseil pour les femmes et leurs familles (régime alimentaire, conseils familiaux et suivi conjugal par exemple), soutien psychologique, accompagnement des femmes victimes de violences :

« Je souhaite trouver au centre tout ce qui a trait à la santé. La sensibilisation médicale attire aussi les femmes. Elles sont motivées par tout ce qui concerne les enfants, mais ce qu'elles adorent le plus c'est le sujet de la santé. Elles ont un grand besoin de parler et d'extérioriser leurs problèmes, une journée entière ne leur suffit pas, elles répètent qu'elles s'ennuient et veulent parler. Elles sont d'ailleurs tout le temps réunies ensemble pour parler de leurs problèmes qui sont réels » (Diplômée du supérieur, 26 ans, au chômage, zone rurale de Jendouba)

« Le Centre devrait apporter beaucoup de soutien et d'orientation. Ici dans le milieu rural, les femmes sont bien lucides quoiqu'elles soient en majorité illettrées, elles cherchent toujours à améliorer leurs conditions économiques et à travailler. Elles ont

besoin d'orientation culturelle et de divertissement. Elles apprécieront également la possibilité de recueillir et rechercher des informations pour leurs enfants scolarisés et des activités sportives car faute de moyens de transport elles ne peuvent pas aller dans les salles de sport. ... (Maîtrise, 26 ans, célibataire, au chômage, El Khadra, zone rurale de Jendouba)

« A Jendouba, nous manquons beaucoup d'encadrement psychique, surtout pour les femmes victimes de violences et d'injures. Il faut que la femme rurale trouve de l'écoute, de la consolation et de l'aide au sein de ce centre. Il n'existe pas de centres s'occupant de la femme à Jendouba, et les espaces de loisirs sont absents. Je souhaite donc voir cet espace naître réellement. (Diplômée d'anglais, 28ans, célibataire, Arguoub Er Rayhan)

« Ici, il y a beaucoup de services manquants et pas seulement les publinet. Nous manquons de tout, nous devons nous déplacer à la ville pour aller à la pharmacie, c'est aussi le cas pour le médecin car celui de la région ne vient qu'une fois par semaine... » (Diplômée Sciences Juridiques, 26 ans, au chômage, célibataire, El Azima, zone rurale de Jendouba)

« Je pense que seule la visite de terrain soulage la femme rurale et la rassure de l'empathie des autres envers elle, pour moi le volet psychologique est plus important que le volet matériel. Je serais certainement intéressée à y participer puisque je suis inactive actuellement, je ne veux pas être seulement consommatrice. Je veux travailler, apprendre et me sentir active ». (Diplômée d'anglais, célibataire, 32 ans, à la recherche d'emploi, fait des petits boulots, Jendouba).

Un effort particulier est à entreprendre en faveur des femmes et des jeunes du milieu rural compte tenu des besoins ressortis de cette phase de la recherche-action.

« Un grand pourcentage de femmes a des problèmes familiaux et conjugaux, elles peuvent les confier au centre. Je ne vois pas pourquoi les hommes ne seront pas présents, ils pourront entendre les soucis de leurs femmes ou d'autres

femmes,... ». (Institutrice, 45 ans mariée, 3 enfants, Jendouba)

« Je souhaite que les femmes trouvent dans ce centre des solutions à leurs problèmes, qu'elles puissent être entendues et aidées quelque soit le problème : psychologique, matériel ou familial. Je pense que la majorité des problèmes féminins sont d'ordre psychologique, parce que la femme épanouie possède des bonnes relations familiales, si elle va mal psychologiquement, tout devient compliqué. » (Commerçante, niveau bac, 32 ans, célibataire, Jendouba)

Les propos parlent d'eux-mêmes et s'accordent sur le fait que les relations et le climat familial sont sources de malaise et de souffrance fragilisant les femmes qui ont besoin de solidarité pour sortir de leur solitude, pour prendre conscience de la discrimination ou de la violence dont elles sont l'objet, pour être informées sur leurs droits, et sur les possibilités qui existent dans l'environnement.

Il est souhaitable d'envisager sur le long terme de mettre en place par exemple des groupes de paroles impliquant les femmes et peut être leurs conjoints

Il y a également des revendications relatives aux défaillances du service public, l'absence de structures de base dans certaines zones rurales, villageoises ou périurbaines.

Nous avons relevé également l'existence d'une prédisposition au bénévolat et à l'engagement collectif qui mérite d'être développés.

Les femmes souhaitent agir et s'investir ensemble pour leur cause, elles ont conscience de leur situation et savent que son amélioration leur incombe. Certaines expriment une prédisposition au bénévolat (surtout en faveur des enfants) et à l'engagement collectif qui mérite d'être encouragés.

Des activités de loisirs, de détente et d'entretien du corps

Là également, les attentes sont grandes et à la mesure du déficit de l'environnement en matière de loisirs pour les femmes. Le sport est demandé

par les jeunes de 20 et 25 ans, la bibliothèque avec salle de lecture, la coiffure ainsi que la danse semblent attirer toutes les femmes du milieu urbain.

« J'aimerais trouver des salons d'esthétique et de sport, des services de loisirs, nous n'avons pas ici des parcs d'enfants. Une fois, ils nous ont installé un manège mais il n'est pas resté. Je veux trouver aussi des activités d'éducation et de culture comme par exemple des histoires, comme la bibliothèque publique, c'est-à-dire un lieu où nous pouvons passer le temps, je veux trouver aussi un PubliNet » (Vendeuse dans un magasin, 20 ans, ville de Jendouba)

« Offrir de l'informatique et une bibliothèque pour instruire, les gens qui aiment la lecture. Le Centre devrait être aussi un espace de divertissement et de soins pour les femmes, où elles peuvent prendre un café turc, faire des massages et de l'esthétique. Je souhaite que la femme soit en première position dans le centre....il faut s'unifier et défier les stéréotypes relatifs au métier de la coiffure, si chacun entend ces préjugés négatifs et va s'isoler, alors nous vivrons chacune dans son coin » (Coiffeuse, 38 ans, mariée, 3 enfants).

Nous relevons que les femmes considèrent positivement les activités culturelles comme créatrices du lien social collectif et un moteur pour communiquer avec d'autres femmes:

« J'aime les activités culturelles et épanouissantes. Par exemple, trouver dans le Centre des formateurs en informatique, en internet, y trouver des lecteurs et des gens qui font la recherche. J'aime aussi la musique, et retrouver au Centre un lieu où l'on peut danser et parler avec des amies et des voisines ou faire de nouvelles connaissances, c'est comme cela que chacun peut apprendre de l'autre » (Bachelière, 23 ans, 4 frères et sœurs, Jendouba).

« J'aimerais venir à ce Centre pour parler, j'ai apprécié les questions que vous posez et ça me fait du bien de parler. J'adore la langue italienne et l'anglais, aussi la danse et les chansons, je veux atteindre des sommets et échanger avec les autres ». (Vendeuse, 24 ans, Jendouba)

« Je souhaite trouver dans le centre des trucs réels et non pas seulement des paroles, qu'il y ait des activités musicales, des voyages, des visites de terrain pour la femme rurale tout en assurant son encadrement psychologique. Je veux aussi que le centre aide les nécessiteux surtout la femme rurale qui ne fréquente pas les autres et n'a pas la télévision pour suivre et comprendre ce qui se passe. L'aide pourrait être sous la forme de formations aux métiers artisanaux ». (Diplômée d'anglais, Célibataire, 28 ans, Fernana)

A côté du sport, des formules plus originales comme les clubs de créations artisanales et de peinture, souhaités par les artisanes et les enseignantes qui se proposent pour l'animation et l'apprentissage des enfants, filles et garçons.

« C'est bien d'avoir un groupe d'enfants à qui on apprend la peinture avec ses différentes formes ». (Artiste artisane, 54 ans, mariée, 3 enfants)

La lecture et les bienfaits du livre (considéré source d'information et de lumière bien que boudé par les jeunes) occupent une bonne place dans les activités que devrait avoir le futur Centre. A cet effet une bibliothèque serait la bienvenue, des volontaires se déclarent prêtes à l'animer pour le bien de la communauté et surtout des jeunes :

« Une bibliothèque permanente et il est important que l'accès à la bibliothèque soit facile et que les gens puissent vite avoir les livres à lire et les laisser aussi aux autres lecteurs. Ceci encouragera à la lecture que ce soit pour les enfants ou pour les femmes, les uns encourageraient les autres à lire quelques pages par jour. La lecture selon moi illumine l'esprit et enrichie d'apports qu'on peut parfois ne pas sentir, mais les informations restent en mémoire et seront évoquées comme arguments en cas de nécessité. De plus, c'est alarmant de nos jours que les gens ne lisent plus, c'est un mauvais signe d'arriver à une situation pareille et je ne souhaite pas que les personnes continuent dans ces habitudes. C'est vrai que les informations sont disponibles sur Internet et Face book mais c'est très différent que de les avoir à partir du livre. Je pense qu'il ya un certain plaisir résidant dans la

lecture, en plus que le livre est toujours là et plus facile que d'autres supports. » (Artiste artisane, 54 ans, niveau bac, mariée, 3ansfants, Jendouba)

Un espace de rencontre et de lien social

Certaines ont une vision bien concrète du Centre : un local spacieux, qui dispose d'un jardin et d'une garderie pour les enfants, peut être aussi d'une bibliothèque, des ateliers de formation et des moyens de divertissement culturel.

Elles le voient comme un lieu d'échange, d'apprentissage réciproque, on apporte et on partage tels que seraient les termes du contrat tacite entre les femmes :

« Un lieu d'échange de savoir-faire, il ya des filles qui maîtrise des métiers d'artisanat comme la peinture sur soi et la pâtisserie. Nous pouvons apprendre les unes des autres, je leur donnerai des cours d'anglais et elles m'apprendront les trucs d'artisanat qui sont utiles aux femmes dans la vie quotidienne : comment faire une décoration, une recette, etc. » (Diplômée d'anglais, célibataire, 32 ans, à la recherche d'emploi, fait des petits boulots, Jendouba)

« Le Centre peut être un lieu d'apprentissage et en plus on apprend beaucoup par le contact d'autre personnes et en faisant de nouvelles connaissances ». (Couturière, analphabète, 55 ans, Traidya)

Les femmes rencontrées souhaitent que le Centre soit surtout un lieu d'inclusion réunissant toutes les femmes quelle que soit leur condition socioéconomique ou résidentielle. Les femmes en zones rurales éloignées pourraient compter sur des appuis et des projet adaptés, Les jeunes femmes diplômées à la recherche d'emploi y trouveraient un soutien et un accompagnement et des informations pertinentes, celles qui se sentent isolées pourrait se faire un réseau d'amies, ... etc.

« Je souhaite trouver le dialogue au centre, car c'est avec le dialogue que les femmes peuvent évoluer. Au début, vous allez vous fatiguer avec les femmes mais il est nécessaire de discuter avec elles. J'ai déjà été confrontée à ceci en

assurant l'éducation pour adultes. Elles viendront au centre, mariées et jeunes filles, mais les plus présentes seront les filles inactives. Pour attirer les femmes vers le Centre, cela nécessite un travail de sensibilisation et de dialogue. Pour cela, il faut parler avec les hommes en premier lieu, il faut que le premier accord vienne de lui, ensuite les femmes viendront » (Diplômée, 26 ans, célibataire, El Khadra).

« Je voudrais que les femmes de Jendouba améliorent leur situation et que les jeunes filles s'instruisent. Je souhaite aussi qu'elles deviennent plus raffinées. C'est vrai qu'elles sont beaucoup plus polies que d'autres, mais elles manquent de finesse. Elles n'ont pas de centres de loisirs.... Il ya un centre culturel mais il manque de visibilité et on n'y trouve que de jeunes enfants qui jouent. Donc je ne sais pas finalement avec qui je m'intégrerai. Mes amies ont leurs propres vies privées, certaines sont mariées, d'autres travaillent loin, on ne se voit donc plus et je me retrouve seule. Je veux être active, mais je suis un peu intimidée quand j'entre dans un lieu et que je retrouve mes élèves et mes étudiants, je ne me sens plus libre, je ne sais d'ailleurs pas si c'est une qualité ou un défaut, mais je suis souvent timide. Je voudrais bien retrouver au centre des personnes gentilles qui m'aident à développer mes savoirs, en politique et en culture ». (Diplômée d'anglais, célibataire, 32 ans, à la recherche d'emploi, fait des petits boulots, Jendouba)

Un lieu qui offre des occasions de valorisation de la production féminine

Plusieurs femmes se heurtent aux difficultés de diffuser, et de commercialiser leurs produits d'artisanat ou d'alimentation traditionnelle, elles expriment leur besoin d'être orientées et soutenues dans leur entreprise pour se faire un réseau fonctionnel, prospecter de nouveaux créneaux, devenir plus visibles dans les foires et expositions. Ceci est résumé par les propos de cette jeune artisanne :

« J'ai vu que les gens ne s'intéressent plus à la poterie alors que c'est très demandé dans les

foires, surtout par les touristes. Ils adorent les créations traditionnelles bien que nous puissions en rire parce qu'elles sont d'aspect grossier et pas bien finies puisque manuelles. Les touristes restent vraiment admiratifs face à la poterie quoique les articles soient simples et rudimentaires. Pourquoi alors les femmes ne cherchent pas à apprendre, il ya des lieux où elles peuvent trouver la matière première facilement » (Artisane, célibataire, Jendouba)

Apports et contributions des femmes au Centre

Enseigner à d'autres femmes

Il s'agit d'activités de bénévolat en faveur de celles qui n'ont pas eu la chance de s'instruire afin de leur faciliter l'apprentissage des notions indispensables, d'une langue étrangère, ou pour échanger des savoirs :

« Je ne m'intéresse pas uniquement à ce centre, mais à tout lieu où je retrouve du développement humain. Je suis prête à donner des cours d'anglais, Je peux arranger mon calendrier si l'affaire devient sérieuse et je peux me consacrer à enseigner toute la journée. (Diplômée d'anglais, célibataire, 32 ans, à la recherche d'emploi, fait des petits boulots, Jendouba)

Aider à l'éducation des enfants

« Je peux m'occuper des enfants et créer une belle ambiance, surtout avec les filles. J'adore aussi le décor. Je suis également maniaque et perfectionniste » (Vendeuse, 25 ans, Jendouba)

La majorité des femmes évoquent leurs intérêts et leur éventuelle implication dans l'espace enfants du Centre femmes.

« S'il y a de bonnes activités qui coïncident avec mon temps libre, je viendrais y participer. Je peux aider dans l'éducation des adultes et je peux apprendre l'informatique aux femmes. Mon mari aussi peut présenter des services au centre car il a une expérience dans l'enseignement et en informatique, ainsi que beaucoup d'autres choses » (Institutrice)

« Je peux servir le centre de manières diverses,

la dernière fois nous parlions cuisine madame Faten et moi, je ne sais pas cuisiner et je ne suis pas passionnée par l'art culinaire, mais pourquoi pas apprendre. Généralement, je préfère les formations qui me seront utiles. » (Diplômée, 26 ans, au chômage, milieu rural de Jendouba Souk Essebt).

Transmettre un savoir-faire

Les femmes qui ont un savoir-faire évoquent la possibilité de le transmettre à d'autres femmes qui souhaitent apprendre :

« Bien sûr que je suis intéressée à participer aux activités du centre, si je trouve que des femmes veulent apprendre, je leur transmettrai mon savoir-faire. Je peux leur consacrer un après midi, à moins que je ne sois malade. Mieux vaut apprendre une profession à une femme que des mauvaises habitudes » (Artisane, 37 ans, célibataire, Jendouba).

« Je veux aider beaucoup de ces femmes qui ont du temps libre et veulent apprendre, je peux former ces femmes et donner du plus, elles peuvent vendre ce que je leur apprendrais à faire ou juste les garder comme des éléments de décor dans leurs domiciles. Je peux être bénévole ou bien salariée, parce que ceci nécessite du temps. En Europe, les gens respectent le temps et la minute compte, ici c'est chaotique. Donc je peux apporter du plus et gagner en même temps, pourquoi pas ? » (Commençante, 32 ans niveau Bac, célibataire, Jendouba).

« Je pourrais leur apprendre la couture et la broderie, les deux choses que je connais, il est bénéfique d'apprendre les métiers artisanaux à une personne, cela restera ancré dans sa mémoire. Avant, nous allions à l'Union des Femmes de Tunisie où on leur apprenait la couture ou la coiffure. Mon amie est devenue une grande couturière, je n'ai pas pu être comme elle parce que je n'étais pas libre de sortir ». (Couturière, analphabète, 55 ans, Traidya)

L'activité manuelle et le savoir-faire sont conçus comme une pédagogie :

« Je peux être bénévole, surtout en peinture sur

soie et autres, ça ne me dérangera pas. Au contraire, ça me fera plaisir car je veux que notre pays progresse comme les autres pays et que les enfants soient bien éduqués et qu'ils soient aussi formés dans les arts comme la peinture. Il ya beaucoup de choses que l'enfant peut faire et qui sont faciles, par contre les enfants des zones intérieures ne peuvent pas y accéder par défaut d'espaces et de moyens. Il ya en plus l'effet de mentalité qui fait que l'enfant joue tout le temps sans mettre de l'ordre dans son calendrier qui lui permettra de fabriquer des trucs manuels. Je serai bénévole dans votre centre » (Artiste artisanne, 54 ans, mariée, 3 enfants)

Donner et recevoir

« Nous avons également rencontré au cours des actions de terrain des personnes pour qui les besoins économiques ne sont pas dissociables d'une activité sociale, pour qui l'échange dérive du don, ou plutôt de l'obligation de donner, de recevoir et de rendre. C'est souvent le cas des femmes rurales qui, dans cette logique de réciprocité, semble refuser l'aumône et la hiérarchie qu'elle impose et en proposant de donner même si c'est quelque chose de modeste, exprimant leur volonté d'établir une relation de troc ou de « don égalitaire » ::

« Je suis intéressée par les activités du centre, je veux découvrir des choses nouvelles et les comprendre. Jusque là, nous ne nous sommes rendues nulle part. Je peux faire des « frayer » (beignets), ici on les appelle « Sfenj elmabsa ». Ils peuvent les vendre en ville » (Rurale, 35 ans, analphabète, célibataire, Douar Cheikh Younès).

Cette piste de l'échange et du don est à creuser pour identifier les pratiques d'entraide et de réciprocité sur lesquels pourraient prendre appui les projets d'économie solidaire entre les différentes actrices de la région.

Les activités et services souhaités en rapport avec le projet du Centre Femmes solidarité et qui sont ressortis de cette phase de recherche-action portent en priorité sur les domaines suivants :

- Formation d'adultes, alphabétisation et éducation juridique et citoyenne,
- Acquisition de savoir-faire et compétences professionnelles (artisanat, commerce, etc.)
- Soutien aux femmes victimes de violence de genre: écoute, accompagnement, insertion professionnelle, conseil et suivi
- Accompagnement pour la recherche d'emploi ou la création d'une activité autonome
- Soutien pour la commercialisation des produits d'artisanat fabriqués par les femmes
- Des activités de loisirs et bien être
- Un lieu de rencontre, de socialisation et de réseautage pour les femmes

Le tableau ci-dessous présente les activités et les services attendus ¹ du Centre ainsi que les motivations et apports potentiels des femmes, du milieu urbain et du milieu rural :

LES FEMMES DU MILIEU URBAIN			
Activités proposées	Services souhaités	Motivations	Apports, Potentialités et savoirs-faire
<ul style="list-style-type: none"> - Esthétique, - sport et loisirs (danse, activités manuelles) - peinture sur soie - ateliers culinaires - poterie, crochet, - Education citoyenne et culturelle, - ateliers de formation. 	<ul style="list-style-type: none"> - Espace enfants, - bibliothèque, - cellule d'orientation et de soutien, - cellule d'écoute psychologique, - espace informatique, - accompagnement de projets, - exposition- vente des produits artisanaux 	<ul style="list-style-type: none"> - Besoin échange et transmission de savoir-faire - Bénévolat/salariat : recrutement des femmes de Jendouba - Demande importante des femmes à s'investir dans l'espace enfance - Echange de services - Sortir de l'isolement et aider les femmes du milieu rural à commercialiser, conditionner, exposer des produits de terroir (pour répondre à une demande des zones touristiques en produits traditionnels) 	<ul style="list-style-type: none"> - Compétences en langues (anglais, italien) - Confection des tapis - Connaissances en matière économique / commercialisation de produits du terroir et/ou d'artisanat - Ouverture vers le monde rural (aide à la commercialisation, conditionnement) - Idées novatrices par rapport aux activités culturelles, sociales et économiques
FEMMES DU MILIEU RURAL			
<ul style="list-style-type: none"> - Cours de diététique, - pâtisserie, - Activités manuelles (peinture sur soie), - excursions, - voyages, - échanges interculturels, 	<ul style="list-style-type: none"> - Bibliothèque, - espace informatique, - espace enfants, - accompagnement/ - coaching dans les projets économiques, - exposition-vente pour les produits du terroir, - formations aux métiers d'artisanat traditionnel et culturel, - prévention de la violence, santé, hygiène, - cours alphabétisation et éducation des adultes - soutien aux femmes victimes de violence conjugale et familiale 	<ul style="list-style-type: none"> - Volonté de s'investir dans l'espace enfants - Bénévolat/salariat : recrutement des femmes de Jendouba - Volonté d'inclure les hommes (soutien conjugal/familial) qui sont les facilitateurs - Volonté d'acquérir un statut et une reconnaissance sociale (célibataires) - avoir les connaissances pour aider aux devoirs des enfants - Echange de savoirs contre des services - Besoin de lien social 	<ul style="list-style-type: none"> - Compétences couture, broderie - Activités manuelles - Produits du terroir - Idées novatrices par rapport aux activités (travail avec le couple, la famille), inclusion des hommes (comme « facilitateurs »)

¹- Remarque méthodologique : La présentation du Centre effectuée au début des entretiens a peut être influencé les demandes des femmes concernant les services et activités offerts par le Centre. Concernant les activités économiques, un approfondissement devrait être envisagé de manière spécifique sous forme de focus groupes d'une journée, afin de définir de manière plus précise les caractéristiques des femmes rurales notamment et de construire avec elles la faisabilité de ces activités.

On peut conclure que les demandes, les apports et potentialités des femmes sont fortement déterminés par leurs conditions de vie et par les contraintes personnelles, sociales et contextuelles, mais elles témoignent de leur volonté de ne pas être des « bénéficiaires » passives mais bien des citoyennes. Elles ont partagé avec nous leurs projets d'avenir, leurs attentes et de leurs apports possibles à l'entreprise collective que constitue le

Centre Femmes Solidarité de Jendouba. Elles se réfèrent à des valeurs : le travail, la vie familiale, l'amour, la sécurité, la stabilité, l'indépendance économique, la solidarité, etc. Certaines sont engagées dans un processus d'individuation et d'affirmation identitaire, d'autres sont bridées et subissent les freins du conservatisme et la précarité des ressources personnelles et environnementales.

ESSAI DE TYPOLOGIE

Le Groupe des femmes avec qui nous avons mené la recherche-action n'est pas homogène. Une analyse typologique nous a permis de distinguer trois sous groupes au sein desquels les femmes se rapprochent par des conditions, des pratiques ou des aspirations communes.

Cette typologie permet une mise en ordre de la complexité des cas, facilite l'analyse et oriente vers des axes d'actions prioritaires :

Type 1 : les femmes ayant des ressources et s'inscrivant dans un processus d'individuation

Type 2 : les mères de familles qui sont dans une logique domestique et de service à la famille

Type 3 : les femmes en situation de précarité : grande insécurité psychologique, économique et sociale. C'est la catégorie la plus présente dans notre échantillon

FEMMES ENGAGÉES DANS UN PROCESSUS D'INDIVIDUATION	MÈRES DE FAMILLE DANS UNE LOGIQUE DOMESTIQUE	FEMMES DANS UNE SITUATION DE PRÉCARITÉ
<p>Plutôt des femmes issues du milieu urbain, instruites, célibataires, diplômées au chômage, universitaires ou ayant une activité professionnelle.</p> <ul style="list-style-type: none"> • dotées d'une volonté de développer leurs capacités intellectuelles, • connaître davantage le monde politique • une volonté d'autonomie et d'indépendance économique • besoin de s'extérioriser à travers de nouvelles activités (danse par ex.) • difficulté à exprimer leurs aspirations, • facilité d'inclusion et de participation à l'espace et aux activités du Centre • soutien du père et/ou du mari 	<p>Des femmes ayant une faible disponibilité et mobilité, les attentes et projets sont principalement au profit des enfants et de la famille</p> <ul style="list-style-type: none"> • volonté d'inclure les hommes compte tenu des difficultés qu'elles rencontrent et des relations de domination/soumission • auto-perception comme mères plutôt que individu/femme, • besoin d'expression et de lien social à travers les activités qui développent l'échange interpersonnel • impossibilité de travailler en dehors du foyer (fortes charges familiales), isolement, enfermement • Manque d'autonomie et d'estime de soi 	<p>Des femmes vivant en milieu rural, peu/pas autonomes, faible indépendance économique (Surtout célibataires mais aussi veuves ou divorcées et généralement chef de ménage</p> <ul style="list-style-type: none"> • difficulté à proposer des idées d'activités et à exprimer leurs attentes (réserve et timidité, phrases très courtes) • sentiment d'isolement, • difficultés pour se déplacer (coût du transport) • demandes en termes de bien-être et de loisirs • faible niveau de qualification ou ne correspondant pas aux emplois et activités économiques existantes
Aspiration à l'autonomie	Besoin de disponibilité et de loisirs	Besoin de « s'en sortir » par apprentissage et acquisition de compétences
Mobilité et motivation importantes, disponibilité et ouverture à l'innovation et la participation	<ul style="list-style-type: none"> - Des intérêts et motivations économiques soutenus par l'entourage masculin - Besoin d'encouragements pour « Aller de l'avant » 	Motivations mais faiblesses des ressources de la personne et de l'environnement
Axe d'action prioritaire : faciliter le réseautage et l'inclusion sociale et professionnelle	Axe d'action prioritaire : Renforcement de l'estime de soi et Accompagnement familial	Axe d'action prioritaire : Valorisation, formation des savoir-faire, accompagnement pour une meilleure maîtrise de l'environnement économique

Dans l'expression de leurs demandes et de leurs attentes, les femmes expriment plus ou moins

clairement leurs besoins. Elles parlent d'abord de leurs difficultés avant de pouvoir s'exprimer

clairement sur leurs attentes. Toutefois, la typologie présentée n'est pas exhaustive et il faut donc utiliser les descriptions avec précaution pour ne pas tomber dans la stigmatisation des unes ou la surqualification des autres.

Les types 2 et 3 se caractérisent l'un (type 3) par une absence de perspectives d'évolution et l'autre (le type 2) par une faible maîtrise de l'avenir. Dans les deux types, les femmes expriment des besoins d'accompagnement et de soutien psychologique compte tenu des difficultés qu'elles rencontrent dans leur vie quotidienne. Les désirs et demandes se traduisent par des rêves parfois peu réalisables compte tenu des obstacles familiaux et/ou économiques.

Un travail auprès de ces femmes pourrait les aider à s'engager dans un processus d'habilitation et d'acquisition de pouvoir afin qu'elles soient réellement actrices et acquièrent de l'autonomie et du pouvoir sur leur vie et sur leur environnement social, économique et politique.

La recherche-action a permis aussi de prendre conscience de la place des hommes et de leur rôle dans le parcours des femmes. Qu'ils soient époux, père, frère ou collègues, ils jouent un rôle déterminant, négatif ou positif. Un rapport de pouvoir inégal qui se traduit par un contrôle sur la mobilité des femmes et leurs décisions (que plusieurs témoignages soulignent) freine le processus d'individuation des femmes et fait écran aux opportunités qui pourraient leur être offertes. Au contraire, dans plusieurs cas, le soutien paternel particulièrement aux études des filles, montre que les hommes ont assuré le rôle de médiateurs/passeurs vers l'espace public et au service d'une autonomisation des femmes. Là également il y aurait une ébauche de typologie qui reste à approfondir ultérieurement. Mais on peut d'ores et déjà distinguer 3 catégories : le père ou le mari facilitateur, le père ou le mari obstacle, le père ou le mari soutien

CONCLUSION

Cette recherche-action nous l'avons voulu une recherche féministe qui s'articule autour de la problématique de genre, des rapports sociaux de sexe, qui vise à cerner les expériences et les vécus des femmes et contribue à l'avancement de leur lutte contre leur oppression tout en servant à la formulation d'un projet de transformation sociale et d'émancipation individuelle et collective. Le diagnostic effectué au cours de cette phase de la recherche-action, nous a permis de mieux comprendre la problématique et d'identifier les facteurs favorables et défavorables au changement, de déconstruire certains stéréotypes sur les femmes et sur l'environnement sociogéographique et construire un cadre de référence partagé.

Les constats et les conclusions auxquels nous avons abouti se basent sur une approche que nous voulions scientifique rigoureuse mais aussi sur un engagement des chercheuses/acteurs de ce projet qui sont aussi, pour la plupart, membres d'organisations de femmes et/ou féministes. Cette phase a donné lieu à la production d'une solide connaissance et d'une compréhension des représentations et des pratiques qui sont le résultat d'une étroite collaboration entre les expertes/chercheuses du projet, les femmes-ressources de Jendouba (le « Groupe femmes »), l'équipe d'animation locale et les militantes des associations promotrices du projet. C'est un puzzle où chaque partie porte une histoire, des manières de faire, un projet de société et une vision du rôle des femmes et de leurs droits. L'interaction et la mise en commun a demandé un travail d'ajustement réciproque et de négociation qui n'a pas toujours été facile mais qui s'est poursuivi tout au long du processus de la recherche-action par un apprentissage mutuel entre les expertes et les acteurs

Les rencontres d'information/formation et les ateliers organisés selon une « pédagogie par

l'action », ont confirmé que, pour la réussite de l'action, il est important de mettre en synergie et de mobiliser toutes les femmes avec leurs différences et complémentarités. Les résultats des entretiens et des groupes de discussion montrent que la recherche-action est en elle-même un outil de transformation dans la mesure où elle a permis déjà l'expression de potentiels de changement au niveau individuel et collectif, de potentiels de projets, de la confiance en soi et de la reconnaissance.

La capitalisation des acquis et le partage les résultats de la recherche-action avec les femmes concernées a constitué le moment de passage de la recherche proprement dite à l'action. Il nous paraît donc important de recommander pour les étapes à venir de veiller à garder cet esprit participatif et de croiser les apports des différents expert.e.s, des militantes associatives et des femmes actrices dans un processus d'inclusion continu.

Des activités complémentaires et de soutien au projet devraient avoir lieu dans le domaine de la communication, comme par exemple l'établissement de partenariats avec les médias locaux afin d'améliorer l'accès et la participation des femmes à l'information et leur expression sur les diverses questions économiques, politiques et sociales. Des activités de plaidoyer doivent également être mises en œuvre, afin de mobiliser les différents acteurs locaux (décideurs député.e.s, associations, médias, etc.) autour des enseignements et résultats de la recherche-action et pousser aux changements nécessaires pour une plus grande participation des femmes à la gouvernance locale.

RECITS DE VIE

Douja, Ilhem, Noura, Molka et Nelly sont des femmes qui incarnent à nos yeux la situation de bon nombre de femmes de Jendouba et de femmes tunisiennes. Leurs récits mettent en scène les contraintes et les opportunités qu'elles rencontrent tout au long de leur parcours, ainsi que la manière de les affronter et de se construire en mobilisant des ressources psychologiques, matérielles, sociales. Douja, nous a touché par son aspiration à l'autonomie gagnée au prix d'une lutte quotidienne et de sacrifice de soi. Ilhem symbolise le destin précaire des nombreuses filles qui abandonnent l'école à un âge précoce pour vivre la galère des petits boulots et de l'exploitation. Affrontant l'éloignement et le harcèlement sur les routes, Noura est une jeune rurale qui comme beaucoup d'autres à réussi, grâce au soutien des parents, à franchir les portes de l'université et a obtenu un diplôme mais après ? Elle est aussi dans la galère et lutte pour être reconnue et pour trouver un emploi. Molka est un modèle de la femme rurale célibataire qui mène un combat acharné contre la pauvreté et l'isolement et qui se sent

déjà vieille à 40 ans ! C'est dans un espace interstitiel entre rural et urbain que Nelly, encore étudiante, puise ses ressources et s'obstine multiplier les occasions pour participer aux actions collectives qui lui donnent le sentiment de grandir, de devenir adulte.

On peut déceler dans les propos des femmes une tension entre deux logiques. Une logique de normalisation et de contrôle, lorsque par exemple les femmes acceptent de passer après les autres, se considèrent d'abord au service du groupe social, mettant en avant le sens du sacrifice et le service à autrui voire la nécessité renoncer à leurs ambitions, etc. Mais certaines ont fait le récit d'elles-mêmes en se situant dans un parcours de construction ou de reconstruction de soi, elles ont développé des points de force et tenté de dépassé leurs faiblesses et vulnérabilités, de rompre avec l'assignation à l'espace privé. On peut y déceler l'émergence d'une logique d'individualisation dans la mesure où elles sont (ou se veulent) responsables et autonomes et qu'elles mobilisent des ressources et participent à la vie publique.

DOUJA :

une célibataire fière de son autonomie

Douja a 57 ans, elle est célibataire vit avec sa famille dans une région rurale du gouvernorat de Jendouba. Elle travaille à domicile.

« Je suis née en 1956, l'an de l'indépendance. Je ne suis pas allée à l'école parce qu'il n'y avait pas d'école proche pendant ce temps. L'école n'est pas loin mais on ne peut pas s'y rendre à pied, il faut un moyen de transport et il n'y en avait pas ! Avant on se déplaçait avec des animaux comme les chevaux, il n'y avait même pas de route aménagée. Puis ils nous ont fait une piste pour apporter l'eau, mais elle était mauvaise et les voitures ne pouvaient pas l'utiliser. La route est encore un de nos problèmes essentiels, même quand elle a été aménagée, ce n'était pas bien fait. Ce mois-ci nous sommes plus ou moins heureux car ils ont recommencé l'aménagement de la route après tant de promesses non tenues, actuellement les voitures peuvent passer.

Je vis avec mon frère, il a 50 ans et il est aussi célibataire, les conditions de vie ne lui ont pas permis de se marier. Son travail ne suffit pas à couvrir les dépenses d'une famille, il a investi ce qu'il gagne pour construire une maison. Les gens ici ont beaucoup de problèmes, ils atteignent les 50 ans sans se marier, c'est valable pour ceux qui ont étudié et qui ont voulu finir leurs études et pour ceux qui n'ont pas étudié et qui travaillent. Les deux n'arrivent pas à construire une maison, et en absence d'un foyer, comment se marier ?

Les sacrifices de la fille aînée :

J'ai aussi 4 frères mariés et 3 sœurs mariées qui sont plus jeunes que moi, mes sœurs ont pu se marier car elles n'ont pas assumé comme moi la responsabilité familiale. Puisque je suis l'aînée je dois le faire, je me suis occupé de tous jusqu'à ce qu'ils se sont mariés l'un après l'autre, il ne reste qu'un seul frère célibataire, je souhaite aussi lui trouver une épouse et me rassurer sur son avenir. Je suis célibataire mais je ne suis pas gênée de l'être. Que vous soyez célibataire ou mariée,

vous avez des soucis, donc il vaut mieux penser à soi plutôt qu'en plus à des enfants. Je suis une femme frustrée car je ne suis pas allée à l'école, je ne sors pas et je ne fréquente pas les gens et je n'ai pas quitté cette zone. Avoir une fille ou un garçon, c'est le même destin qui se répète. Comment pourront-ils vivre heureux ici, on ne peut ni aller à la mer ni prendre un café ni aller en promenade avec des enfants, même à l'école ils ne pourront pas se divertir. Heureusement que la vie commence à changer à Jendouba petit à petit. Depuis qu'il y a les lycées et les facultés dans le centre-ville les jeunes commencent à étudier, à prendre les moyens de transport et à évoluer dans leurs mentalités.

Ma journée : entre la corvée d'eau et la préparation des repas

Aujourd'hui je me suis réveillée à 6h du matin (d'habitude je prends mon café, puis je prépare le pain dans le four traditionnel avec un kilo de farine). Ensuite j'ai préparé le déjeuner : des pois avec des choux accompagnés d'une salade de fenouil. Parfois comme hier, je prépare le même repas pour le déjeuner et le dîner, et je rajoute une Brik pour mon frère, même pas pour moi, parce qu'il faisait chaud et j'étais énervée donc j'avais peur de l'hypertension en mangeant beaucoup. Après tout cela j'ai lavé le linge et j'ai rangé les chambres, puis je me suis reposée un peu devant la télévision à voir le journal. Nous avons l'eau, je viens de l'installer après la révolution. Avant, tous les habitants remplissaient l'eau d'un seul robinet public, imaginez ! On peinait, surtout au mois de Ramadan. Nous étions crevés de fatigue et de soif. Quand j'ai demandé à avoir l'eau à domicile, ils ont refusé et nous ont demandé d'avoir de nouveaux canaux, alors que c'est leur erreur de ne pas mettre un grand canal dès le début. Après la révolution, tous les habitants ont apporté des caoutchoucs et des robinets et on prit l'eau à partir de ce robinet central. Avant il y avait une association qui prenait en charge ce robinet,

puis quand nous avons tenu bon pour avoir l'eau, on nous a demandé d'acheter des compteurs à 360 DT chacun. Maintenant j'ai l'eau dans ma cuisine, et tous les voisins m'ont suivi. La question de l'eau était entre les mains du responsable du RCD qui a voulu qu'on ait un robinet public, mais après la révolution chacun a l'eau chez soi et nous partageons le paiement d'une facture collective. Dieu merci c'est mieux qu'avant !

Les cours d'alphabétisation : « une belle expérience »

En ce qui me concerne, j'ai profité depuis 10 ans de l'enseignement pour les adultes non scolarisés. On allait à l'école comme des petits enfants, on se coiffait les cheveux et on se préparait comme si on allait à un mariage, mais on ne portait pas de tabliers comme les enfants d'aujourd'hui, on portait les meilleurs habits qu'on avait pour que l'instituteur et le directeur nous voient. Quand j'étais dans « cette école », le directeur avait la moitié de mon âge, il a déjà appris à mes cousines qui étaient de 20 ans plus jeunes que moi. On nous a appris à écrire quelques lettres ainsi que nos noms, à téléphoner et à déchiffrer les prix au marché.

J'ai un téléphone que j'utilise, on m'a montré des astuces pour distinguer les chiffres que je ne connais pas. Nous avons étudié uniquement l'arabe et l'apprentissage de toutes les lettres comme en première année du primaire. Celle qui écrit bien est remerciée et celle qui écrit mal devient la source des rires. Le jour de nos examens était comme un bac pour moi, nous nous sommes bien habillées et nous avons fait des brushings, je refaisais ma chevelure chaque jour avant d'aller aux examens. Avant, on portait des jupes courtes, ce n'est pas comme ces jours d'aujourd'hui où toutes portent des jilbabs. Aujourd'hui peu de filles ne sont pas voilées, alors qu'avant elles portaient les mini-jupes et les talons alors que la route était en sable. Quand la fille mettait son pied, il part au fond du sable et nous rions d'elle. Il y avait des hommes qui nous regardaient aller aux études alors que nous étions des femmes adultes. C'étaient vraiment une belle expérience que j'ai

aimé, j'attendais avec impatience de finir le travail de ménage pour aller au cours.

Il fallait tout préparer avant d'aller aux études surtout le repas, Nous étions tous âgés, il y a celle qui avaient 60 ans et les plus jeunes qui n'ont pas pu accéder à l'école. J'avais 47 ans en ce temps-là et certaines filles avaient 14 ans. Nous étions toutes ensemble et nous avons appris à réciter le coran, mais les jeunes n'avaient pas d'autres soucis que l'école, ce n'était pas le cas pour moi. Heureusement j'ai eu mon diplôme et j'étais la première, je garde encore mon diplôme. Les trois filles qui étudiaient avec moi se sont mariées et habitent à Jendouba, les autres aussi. Ne sont restés célibataires que 2 ou 3, les plus âgées ne pouvaient plus poursuivre les cours et ont interrompu.

L'acquisition d'un savoir-faire: se former en regardant l'autre faire

J'ai appris un peu à coudre et à faire la broderie chez ma tante, j'ai habité chez elle à Jendouba durant 25 ans, depuis l'âge de 9 ans. Vingt cinq ans !

C'est l'âge d'une personne. Je suis partie une fillette et je suis revenue une femme qui connaît la vie. J'apprenais vite ce que je voyais faire par les autres, comme la broderie que j'ai apprise d'une copine de ma tante qui travaillait devant moi. Quand tous dormaient, je restais éveillée à refaire et à apprendre. Par la suite, j'ai commencé à faire de la broderie pour les autres, tout au long de mon séjour à Jendouba je ne faisais que cela, pour des clients de Nabeul, de Béja, pour les futures mariées... Je gagnais bien de l'argent de la broderie. Je passais 3 mois à broder un drap de mariée (c'est beaucoup plus beau quand c'est manuel), et je prenais 60 dinars. Maintenant les gens ne veulent plus de cela, ils achètent les draps importés et tout prêts à Ben Guerdane à des prix beaucoup moins chers. Ils ne donnent plus d'importance à la qualité, alors que les draps brodés et les nappes de table ou de télé faits main sont beaucoup plus jolis.

J'ai aussi appris à coudre et à faire du crochet

chez ma tante, avec d'autres filles nous avons fabriqués des châles et des draps. On s'aidait à réaliser le travail demandé et on le partageait, maintenant toutes ces femmes sont mariées Nous étions un groupe et nous avons du plaisir à travailler chez ma tante ou devant la maison où nous pouvions voir la nature belle et printanière. Chacune faisait un ouvrage spécial mais on faisait aussi des tâches communes comme la coloration de la pièce et sa décoration avec des motifs, on distinguait par des couleurs les articles cousus pour filles et les autres pour les garçons. J'ai aussi appris à utiliser la machine à coudre que son mari lui a achetée. Je l'utilisai pour coudre les trousseaux des bébés pour des clientes. Ma tante voulait que je l'aide à broder ses draps car elle était tantôt enceinte tantôt allaitante mais j'étais alors assez lucide pour ne pas me suffire de l'aider et je faisais aussi avec la machine des ouvrages payants pour moi.

Dieu merci, nous n'avons pas des problèmes avec nos voisins, on se connaît et nous avons des liens de sang qui nous unissent. Mais les belles-filles sont toutes étrangères à notre groupe, elles viennent de Jendouba, de Ghardimou, de Oueslatia. Les hommes d'ici n'épousent pas les femmes de leur région, les femmes non plus n'épousent pas leurs cousins, nous échangeons les hommes et les femmes avec les étrangers.

Avoir une source de revenu : « j'ai vendu ma vache pour acheter une machine à coudre »

Je suis revenue vivre avec mon père quand il est tombé malade et que ma sœur s'est mariée. Il fallait que je me m'occupe de lui, mais cela me fatigue parce qu'il est fréquemment à l'hôpital. J'ai continué de prendre des ouvrages de broderie et de couture, mais je ne pouvais plus me rendre chez ma tante pour avoir les commandes, donc j'ai acheté ma propre machine à coudre et je travaille désormais chez moi. Pour l'acheter, j'ai vendu notre vache qui n'était plus rentable. J'avais déjà mis de côté un peu d'argent, et j'ai donné à mon père de quoi acheter des moutons qu'il vendra à l'aïd, en plus nous pouvons utiliser leur laine pour faire nos trousseaux. A l'époque, j'ai acheté la

machine à 400 dinars, une somme qui ne permet pas d'acheter un mouton de nos jours, et notre vache qui coûtait 400 dinars coûte actuellement 4000 dinars, mais je l'ai vendue parce qu'elle nécessitait du pâturage et de l'attention. Je veux plutôt un métier qui me permet de gagner 1 dinar par jour, et qui me permet d'avoir de l'argent pour me nourrir, payer mes factures, prendre mon père à l'hôpital. Avoir une vache est une responsabilité parce qu'il faut toujours avoir une personne qui prend soin d'elle.

Dieu Merci, avec la machine j'arrive partiellement à couvrir nos dépenses et à ne pas être un fardeau pour personne. Tous mes voisins recourent à mon savoir-faire pour leur coudre des rideaux, des housses et des coussins, mais je ne fais pas la couture de tailleurs, c'est juste pour des choses simples et d'usage quotidien.

Ma mère, ma sœur et moi, nous travaillions aussi la laine vendue par les éleveurs de moutons au souk. Nous la lavons et la préparons pour en faire des couvertures, mais c'est un travail long et difficile. Je garde encore mon métier de tissage traditionnel (Saddaya) avec lequel nous préparions ce qui était demandé par nos voisins, bien que je ne l'utilise plus. Avant, le mètre de couverture ou de tapis en laine fait manuellement coûtait 500 millimes (soit un demi dinar), et la cliente prenait l'article tout prêt et décoré avec 2 ou 3 couleurs surtout pour les trousseaux des futurs mariés, le prix est donc médiocre par rapport à l'effort investi. Actuellement, le mètre est à 5 dinars, mais c'est aussi non rentable parce que le niveau de vie est beaucoup plus élevé. Je ne travaille plus la laine car ma mère est décédée et ma sœur s'est mariée, en plus j'ai eu des troubles cardiaques et je ne peux plus assumer toute seule le travail de tissage.

Maintenant je ne travaille surtout la couture, j'éleve aussi quelques poules grâce auxquelles je peux avoir des œufs ou de la viande parfois. Les poules sont très importantes car parfois tu as un invité à l'improviste et tu n'as pas de viande, donc tu as les poules pour préparer quelque chose avec, sinon tu dois emprunter une à un voisin.

Mes voisins refusent que j'arrête la couture, ils me disent qu'ils n'ont pas d'autres alternatives car ils seront obligés de dépenser 2 dinars de transport pour aller chez à un couturier au centre-ville, rien que pour raccourcir un pantalon.

« Le travail dans toutes ses formes est important pour l'autonomie de la femme »

La femme a besoin d'une source de revenu pour elle-même même si c'est un dinar par jour. L'homme peut gagner 10 dinars par jour mais il payera les dépenses de l'eau, du gaz, de la nourriture mais il ne pense pas à ce qui est nécessaire à la femme comme sa coiffure et son hammam. Quand il ya un mariage, il ne lui achète pas une robe ou des chaussures mais un voile pour qu'elle ne lui demande pas toutes ces dépenses. En plus ils affichent une certaine religiosité, alors que la femme ne fait même pas la prière, elle couvre ses cheveux juste parce qu'ils sont crépus. C'est le cas de beaucoup de femmes, elles couvrent leurs cheveux pour que leurs visages apparaissent plus ou moins acceptables !

Le travail est très important pour la femme. Celles qui ne savent ni coudre ni broder profitent du fait que leurs maris élèvent des vaches ou des moutons pour avoir des poules qui vont au pâturage avec les bêtes de leurs maris. Elles peuvent vendre par la suite leur volaille pour acheter le nécessaire pour la maison. La femme est vraiment brave et active, elle va au-delà de ses capacités physiques pour satisfaire les besoins de ses enfants.

La gestion des revenus : une stratégie pour gérer la précarité

Je partage avec mon frère toutes les dépenses de la maison, nous n'avons pas des problèmes là-dessus, celui qui est disponible ou qui a l'argent dépense. Mon frère m'a acheté un réfrigérateur avec facilité. Nous partageons le même compteur d'électricité avant que chacun ait son propre compteur. J'ai gardé celui de mon père parce que j'habite toujours la maison parentale, et le problème a été résolu quand mon frère m'a acheté un frigidaire à 300 dinars. Il compte beaucoup sur moi et même quand je lui demande de faire des

courses, il préfère que je le fasse. Je bricole aussi à la maison et je répare ce qui se brise, lorsque le réfrigérateur s'est abîmé, il n'a pas voulu le réparer et a pris un nouveau. Il préfère que j'aie aussi le jour du souk acheter ce qu'il faut à la maison, ... et il me donne 20 ou 30 dinars ou bien c'est moi qui paye.

Certainement que cette somme ne suffit pas, mais il faut vivre selon ses moyens. Les autres qui gagnent plus vivent mieux, pour moi j'aménage les 10 dinars pour le petit déjeuner et le déjeuner qui est parfois le dîner aussi. Franchement ma vie ne me plaît pas, si j'avais les moyens, ma maison aurait été repeinte, et j'aurais acheté une porte qui ferme. De nos jours, les travailleurs journaliers ne parviennent pas à couvrir leurs dépenses

Il y a des femmes qui viennent d'autres régions pour vendre ici des produits variés comme les habits, les faux bijoux, j'achète en payant par tranches. Par exemple, j'ai acheté mes boucles à 32 dinars, on s'est mis d'accord que je payerai 10 dinars par mois, et à chaque fois j'achète un truc et je demande au vendeur de revenir après quelques jours pour avoir son argent. Tellement les gens ici achètent que les différents vendeurs leur laissent leurs marchandises par facilité. Ils viennent vendre aux femmes du parfum, des couettes, des vases, un peu de tout, et à chaque fois ils viennent d'une région : Sidi Bouzid, Tajerouine, etc.

Je tiens à mon indépendance.

Ce que j'aime chez ma famille est que l'on ne m'oblige à rien, si quelqu'un demande ma main et que je ne suis pas d'accord c'est fini. Ici, les filles ne sortent pas, donc pour demander la main d'une fille il faut avoir entendu parler d'elle. C'est seulement quand les parents du fiancé apprécient la fille en question qu'ils autorisent leurs fils de se marier avec elle. Sinon, la fille est comme une robe qui ne plaît pas aux parents et qui la laissent tomber. En ce qui concerne nos frères, ils ne nous informent de la présence d'un fiancé que s'il s'agit d'un « homme bien », sinon l'histoire finit au niveau des hommes. Mes sœurs se sont toutes mariées de la sorte, Dieu merci

Je n'ai jamais été exposée à une forme de violence car je ne sors jamais seule et quand je me rends à l'hôpital à Tunis mon frère m'accompagne

Je me sens indépendante par rapport aux autres femmes, je peux me rendre au hammam et acheter des chaussures avec mes propres moyens. Quand je tombe malade, je m'assume bien sans que personne ne se rende compte, que ce soit pour une visite à l'hôpital public ou à un médecin privé, d'autres ne peuvent pas se payer ceci. Dieu merci, j'ai appris une profession grâce à laquelle je peux vivre et m'habiller. Quand il y a un mariage, je n'emprunte pas d'habits pour l'occasion et je donne toujours de l'argent à la mariée. Le mariage est une occasion pour nouer les liens avec la famille, sinon chacun s'occupe de soi et oublie l'autre.

L'éducation a sauvé la liberté de la femme et le travail est un droit et un devoir pour elle

Les droits de femmes sont surtout valables pour celles qui sont éduquées, elles sont égales aux hommes et sont meilleures que lui surtout dans les études. Mais cela dépend, la femme peut être dépourvue de ses droits. Je pense que c'est la femme active et indépendante qui jouit de ses droits, alors que la femme au foyer, quand son mari demande le divorce elle ne pourra ni assumer les frais du procès ni vivre heureuse et indépendante. Je connais beaucoup de femmes divorcées dont le mari ne donne plus l'argent pour ses enfants. Dans ce cas si la femme est inactive, elle sera une divorcée malheureuse et soumise à sa famille et à ses frères.

Je ne pourrais jamais renoncer à mon travail, je mourrais si quelqu'un me forçait à le faire à cet âge. C'est mon choix de ne plus travailler quand je ne pourrais plus coudre à cause de l'âge. Le travail est un droit et un devoir de la femme, les femmes qui travaillent sont libres et connaissent le monde, car elles assistent à des réunions et fréquentent des gens nouveaux. Prenez l'exemple de la fille originaire de Jendouba qui va étudier à Tunis, elle est différente de nous qui ne savons ni lire les enseignes, ni nous orienter en ville. L'éducation a sauvé la liberté de la femme et je

suis très heureuse de voir une femme qui réussit sa vie.

Avant la révolution, j'entendais parler des fêtes pour les femmes : fête des mères, fête de la femme, droits des femmes, mais je n'entends plus parler actuellement de cela. A la télé, il n'y a que pour l'ANC et pour les journalistes. Avant, nous avions une ambiance de fête pendant ces occasions et d'autres comme la fête de l'indépendance, maintenant c'est fade et lugubre.

Les journalistes Sofien Ben Farhat et Sofien Ben Hmida discutent toujours des mêmes sujets à la télé, il ya des femmes à l'ANC qui interviennent et parlent des droits des femmes, mais je ne vois rien sur le plan du réel. Comment est-ce possible alors que d'autres revendiquent la polygamie ? L'homme en Tunisie n'arrive même pas à assumer la responsabilité d'une épouse, que dire s'il a une femme légitime et une autre orfi (avec la fatiha)? Comment prétendent-ils que ce mariage puisse être halal (licite) sous prétexte de lire la Fatiha. Avant, les parents lisaient la fatiha des fiancés mais chacun continuait de vivre chez lui jusqu'au mariage. Mon grand-père avait 7 épouses car à chaque fois il lisait la fatiha avec un homme sans connaître sa fille, ceci était valable même dans les souks. Une fois marié ; l'homme peut répudier sa femme et l'envoyer chez ses parents parce qu'elle a mal préparé le dîner ou le déjeuner et il ramène la nouvelle épouse. La seule qui est restée longtemps avec lui était ma grande mère car elle était docile et ils ont eu 3 enfants. Quand elle est décédée, il s'est remarié deux fois. Les premières épouses que mon grand-père a répudié n'avaient même pas de contrat de mariage, de ce fait elles pouvaient se remarier, les autres ont décidé de ne plus se marier tellement elles ont été maltraitées.

Projets et souhaits pour le Centre femmes solidarité : «Nous apprenons beaucoup au contact des autres »

Je n'ai jamais pensé à participer à la vie publique, il n'ya pas d'autres personnes qui le font dans ma région et qui m'encouragent à le faire, je ne connais même pas les administrations. J'ai voté et je le ferai tant que je vis, comme je l'ai fait à

l'époque de ben Ali car il fallait être enregistrée dans les listes de notre région. J'y suis allée avec 6 autres femmes et c'était à l'école, c'est-à-dire sans nous déplacer.

Je souhaite que notre pays soit stable et indépendant et qu'il y ait des investissements pour que les jeunes et les hommes de la région puissent travailler. Les gens disent que nous vivons de l'agriculture hydraulique alors que ce n'est pas vrai, depuis un long moment nous n'avons plus l'eau pour irriguer le blé.

D'ici 2 ans, je souhaite rester en bonne santé pour pouvoir travailler, aussi je pourrais améliorer ma maison et préparer le mariage de mon frère. Voilà mes soucis, j'ai peur de mourir avant qu'il ne se marie ; je rêve aussi que le pays reste stable et bénéfique pour les futures générations car le taux de chômage devient très élevé.

C'est bien d'avoir un Centre où les femmes peuvent se réunir. Il faut d'abord informer les

personnes pour qu'elles viennent, se voient et parlent. Si la femme a des enfants à l'école, elle peut assister tant que les enfants sont aux études, elle peut découvrir des choses nouvelles ou avoir l'occasion d'un projet.

Je pourrais leur apprendre la couture et la broderie, les deux choses que je connais, c'est bien d'apprendre les métiers de l'artisanat à une personne, cela reste ancré dans sa mémoire. Dans le temps nous allions à l'Union des Femmes (UNFT) où l'on apprenait aux femmes la couture ou la coiffure, mon amie est devenue une grande couturière, je n'ai pas pu être comme elle parce que je n'étais pas libre de sortir. L'idée de ces centres est bénéfique parce que les filles apprennent des métiers comme la pâtisserie aussi, même si la femme n'utilise pas sa formation pour un projet, elle l'exploite dans sa vie familiale. D'autant plus que l'apprentissage et la fréquentation des personnes nouvelles instruit la femme, nous apprenons beaucoup à contacter les autres

ILHEM :

Du décrochage scolaire à l'exploitation des petits boulots, un vécu de précarités

Ilhem a 24 ans et travaille comme vendeuse.

« Nous sommes une famille de 5 : mes deux parents, mes deux frères et moi-même. Mon père est ouvrier qualifié à Jendouba. Il est le plus proche de moi, mais malgré cela je ne lui raconte pas tout. Ma mère est toujours seule, et mes deux frères sont indépendants, on se voit durant les moments des repas. Nous ne discutons pas beaucoup ensemble, ma mère ne travaille pas, mon jeune frère est en 6ème année secondaire alors que l'aîné est au chômage.

Mon jeune frère compte sur lui-même. En été il travaille avec mon oncle à vendre les produits alimentaires, ce qui lui a permis d'acheter un téléphone portable et de nouveaux vêtements. J'aime bien son caractère autonome. Par contre l'aîné se réveille vers midi et demande toujours de l'argent de poche, 1 dinar ou 500 millimes. Nous

ne nous n'entendons pas bien, je préfère le plus jeune. D'ailleurs, l'aîné ne s'intéresse à personne, il ne cesse de dire qu'il est un homme et aucun boulot ne lui plaît. Il a travaillé auparavant dans un hôtel à Sousse puis il a arrêté sous prétexte que son dos lui faisait mal, puis il a travaillé la terre puis il a abandonné disant qu'il est allergique à la poussière. Il veut rester inactif et n'accepte pas de travailler dans la vente des détergents ou il le fait un jour sur dix. S'il n'a pas d'argent, il traîne avec les gosses dehors. Mais à vrai dire, il n'a pas de mauvaises fréquentations, il ne vole pas et n'insulte personne et il fait la prière... quoique de nos jours la prière n'est plus garante des bonnes mœurs ! Je me fais des soucis pour sa situation, il a 28 ans et il n'a rien fait dans sa vie, moi qui travaille je n'ai pu rien faire, alors que dire de lui ?

Ma journée est bien ordinaire

Quand je me réveille, je me lave le visage et je me brosse les dents, je m'habille et je me coiffe, puis je mets un peu de maquillage. Avant de partir au travail, j'embrasse ma mère. Au boulot, je fais le grand ménage, puis j'accueille avec le sourire les clients, même si leur nombre diminue car les gens dépensent uniquement pour « la bouffe ». A 13h je sors avec mes amies déjeuner et nous revenons au travail à 15h, pendant ce temps nous parlons de nos vies. Je reviens chez moi à 18h30 par taxi. En arrivant, je me change, j'aide ma mère dans ce qu'elle fait, je lave mes vêtements chaque soir et je vais au Hammam chaque vendredi. Je préfère passer la soirée seule sur face book ou en parlant au téléphone. Je me couche à 10h.

Au travail mes droits ne sont pas respectés

J'ai atteint le niveau scolaire de la 9ème année de base ; j'ai abandonné parce que nos conditions ne permettaient pas de poursuivre les études, il y a toujours des obstacles qui empêchent de faire ce que nous aimons, mais j'ai beaucoup aimé l'école.

Mon employeur ne me donne pas mes droits, même à lire le contrat on peut constater les défauts. Mais je n'y peux rien, je dois travailler pour avoir de l'argent. Ce qui existe dans le contrat de travail n'est pas la réalité: on n'a pas de tablier, pas de chaussures, pas de congés comme c'est indiqué dans le contrat. Quand l'agent de la municipalité me demande de vérifier les clauses avant de signer, je me trouve incapable de refuser et je signe malgré moi. Les horaires de travail sont très rigides, de 8 à 13h et de 15h à 18h, je n'ai pas de temps pour sortir. Le seul jour de repos est dimanche et nous travaillons quand on nous le demande. Donc tous les jours nous sommes au boulot, et même le jour de repos nous travaillons de 8h à 16h.

Mes amies représentent une deuxième famille pour moi, nous parlons et sortons ensemble. Je sens qu'elles sont proches à moi car je n'ai pas de sœurs et je les considère comme des sœurs. Mon employeur est (rires)...bien et mauvais à la fois. Il est bien dans sa peau mais il est mauvais,

car il a voiture et argent et il est indifférent à nos conditions. Il nous paye 270 dinars par mois, je ne pense pas que ce soit un salaire suffisant et qui permet de réaliser quoique ce soit. J'arrive à peine à acheter de quoi manger, m'habiller et recharger mon tel portable. J'hésite souvent avant de prendre un taxi,..., ceux qui sont payés 1000 dinars ne parviennent plus à gérer leurs dépenses, alors que dire de moi ? Mais il faut toujours remercier Dieu parce que je vis avec ma famille et je pourrais faire ce que je veux petit à petit.

Une liberté personnelle négociée

Je suis partie une fois chez une parente à Nabeul à Tunis et Hammamet ; mais je n'y suis pas restée beaucoup de temps. J'ai senti que ce sont des zones touristiques, qui ne sont pas faites pour le travail, je suis revenue donc ici et j'ai commencé mon travail actuel.

Ma famille autorise mes déplacements à conditions d'être accompagnée. De plus, nous entendons parler ces derniers jours de beaucoup d'accidents, de ce fait mes parents deviennent plus rigides et ne font plus confiance à personne, parce qu'ils pensent qu'il n'y a plus de garantie même au sein de la famille. Quand je trouve un travail et que mon père ne l'accepte pas, j'essaye de le convaincre en lui disant que « sa fille est un homme ». Il me répond que « j'ai la valeur de 100 hommes à la fois », et peu à peu il finit par accepter. D'ailleurs où pourrais-je aller ? Je suis toujours à Jendouba !

Le travail sauve la dignité de la personne

Aujourd'hui si vous ne travaillez pas personne ne vous donne ce dont vous avez besoin. Vous constatez que même en travaillant nous n'arrivons pas à tout avoir, que dire si nous étions au chômage ? Je vous ai déjà parlé de mon frère chômeur, s'il ne travaille pas il ne pourrait pas acheter un pantalon et personne de la famille n'aurait pitié de lui. Finalement, je considère que le travail est très important car il sauve la dignité de la personne et la sauve du besoin. Tant que nous sommes vivants, il faut bouger, sinon mourir sera meilleur.

Je suis vendeuse, je vends des paroles en l'air pour un salaire de 270 dinars, je participe aux dépenses familiales que je partage avec mon père. Bien sûr mon salaire n'est pas suffisant, j'arrive à peine au minimum mais Dieu Merci. J'ai pris un crédit de l'ONG ENDA et on me retranche 100 dinars de mon salaire chaque mois. Je donne 50 dinars à mon père et avec ce qui reste, j'achète des habits et la nourriture que j'aime. Parfois j'achète des choses pour la maison et je partage tout avec mon père, il ya aussi les dépenses du téléphone et du transport....

Pour les cours particuliers de mon petit frère, une fois c'est moi qui les paye, une autre c'est mon père, mais c'est lui qui achète les fournitures scolaires.

Droits de femmes : Je n'ai pas d'idées sur Le Code de statut personnel,

La révolution a été positive et négative à la fois. Avant, les droits des femmes étaient liés à l'image de Leila Ben Ali la femme du Président, mais après la révolution, c'est l'homme qui a gagné des privilèges supplémentaires alors que c'est la femme qui les mérite. La femme est plus forte et plus engagée, elle tient à réaliser ses ambitions et je trouve qu'elle a beaucoup plus de sagesse que l'homme. Malheureusement, l'homme veut dominer toujours alors que la femme ne cherche qu'à être entendue et soutenue dans ses idées et ses ambitions. La femme complète l'homme, elle n'est pas égale à lui (rires)...elle apprécie l'échange et le dialogue, mais c'est toujours l'homme qui vient en première place.

Je n'ai pas d'idées sur le Code de statut personnel, mais en ce qui concerne l'application des lois j'entends juste parler des procès de divorce et que la femme y est bien soutenue. Je connais des cas où l'homme est la victime de son épouse. Je

vous parlerais objectivement de mon oncle qui est victime de sa femme, rien ne lui plait, elle lui reproche de lui barrer le chemin vers l'espace public.

Loisirs, participation politique et projets:

Je ne regarde pas la télé parce que les programmes sont ennuyants, ils ne parlent que de viols et de plaintes. Les discours sur le futur sont absents, et nous ne savons pas où va le pays. La situation de Jendouba est misérable, il y a un recul depuis la révolution et toutes les personnes se plaignent de la pénurie. Je n'ai pas voté parce que je ne suis convaincue d'aucun parti. Moi, j'aime vivre, me divertir, me faire plaisir et réaliser les choses que j'aime.

Je me sens toujours soutenue par des personnes honnêtes, quelqu'un a volé mon téléphone la nuit et on me l'a rendu le matin. Il y a toujours les conseils de ma mère qui me soutiennent, j'ai un bon cœur et je me sens forte et confiante. Quand je marche dans la rue, personne n'ose me parler ou barrer ma route.

Je souhaite avoir un travail stable parce que mon contrat arrive à sa fin. Je voudrais un travail stable où je puisse me sentir bien, afin que je puisse réaliser mes autres ambitions petit à petit, avoir une voiture et une maison. Je rêve aussi de me marier et d'avoir des enfants qui auront un avenir meilleur que le mien. Je souhaite que mes enfants et ma famille soient fiers de moi.

J'ai bien aimé les questions que vous posez et cela m'a fait du bien de parler. J'ai aimé venir au Centre pour parler. J'adore la langue italienne et l'anglais, ainsi que la danse et les chansons, je veux atteindre des sommets et échanger avec les autres. Je peux m'occuper des enfants et créer une belle ambiance surtout avec les filles, j'adore aussi la décoration.

NOURA :

Une jeune diplômée dans la galère

Célibataire 28 ans, résidant dans la banlieue rurale de Jendouba.

J'ai obtenu mon diplôme de maîtrise de l'Université des Sciences Humaines de Jendouba, et depuis je suis au chômage. ... Mon souhait majeur est de travailler. Je veux aussi que la condition des femmes s'améliore. Par la sensibilisation on peut aider la femme à exprimer son potentiel. Je sens que les femmes sont une grande valeur dans la société et il faut qu'elles le sachent et l'apprécient pour ne pas se laisser faire. Mais la femme est dépourvue de supports et est dépendante de l'homme qui l'empêche de sortir, de mettre en valeur son savoir-faire.

J'habite une délégation à 5 km de Jendouba, il y a une école, un dispensaire et une mosquée pas plus. Pour le Hammam, le lycée, le coiffeur, on doit se rendre à Jendouba par un moyen de transport. Notre région est de nature agricole mais il n'y a pas un grand nombre d'habitants, environ 1000 personnes qui se répartissent en agriculteurs ou éleveurs de bétail et travailleurs journaliers. Les femmes n'ont pas dépassé le niveau de la 6ème année primaire et ne travaillent pas. Pratiquement tous nos jeunes sont au chômage. Ici il n'y a plus d'enfants, l'école fonctionnait avant toute la journée de 8h à 17h et actuellement une demi-journée, de 8h à 12h uniquement. Les enfants qui abandonnent l'école après la 6ème année secondaire travaillent chez les mécaniciens à 2 dinars la journée. Je me demande toujours ce qu'ils pourraient faire avec une somme pareille? Mon frère par exemple a eu son bac dans un lycée privé, puis il a passé une année de service militaire, actuellement il est au chômage et nous ne savons pas ce qu'il va faire : travailler dans les chantiers ou chez un mécanicien.

Ma mère est femme au foyer, mon père est travailleur journalier. Son travail est instable, des jours il est actif et d'autres pas, cela dépend des chantiers. Nous sommes 4 filles et un garçon:

mes deux sœurs sont mariées, ma sœur, mon frère et moi, vivons encore avec nos parents. Nous sommes une famille très simple qui vit avec le strict minimum. Mon frère est un peu privilégié et demande de l'argent, et l'obtient quand nous en disposons. Il est comme tous les jeunes, il veut sortir et passer des soirées dehors. Dans la famille, nous le laissons à son aise. Nous le respectons tous.

Toutes mes journées se ressemblent

Je me réveille à 7 ou 8h, je partage avec ma sœur le ménage pendant que ma mère fait le pain tabouna puis on regarde la télé. Je regarde généralement des feuilletons et des documentaires sur les animaux et les guerres. La nuit, nous suivons le journal et la météo. A part la télé et le ménage, nous n'avons rien à faire sauf si nous avons un déplacement à Jendouba pour pointer au bureau d'emploi ou pour aller au Hammam, mais ce sont des déplacements peu fréquents. Sinon, c'est mon père qui nous fait le pointage, et nous achetons toutes nos courses du Souk du mercredi.

Mon frère n'aime pas se rendre au souk, c'est le cas de la majorité des garçons de notre région, à moins qu'il s'y rende pour s'acheter un pantalon ou autre chose pour lui. Sinon, il nous demande d'y aller nous-mêmes pour les achats et nous ne le forçons pas.

Les études : une lutte quotidienne contre les risques

J'ai étudié à l'école de Jendouba, puis j'ai fréquenté 2 lycées : un lycée mixte à Jendouba et un autre appelé « Lycée de la nouvelle génération », j'y ai passé les années du secondaire jusqu'au bac et je me déplaçais quotidiennement par bus. Pour moi, l'école est proche, contrairement à mes amis qui vivaient loin et ne pouvaient assister aux cours surtout en hiver. Certaines situations étaient dramatiques: des enfants mouillés, des mains glacées.

C'est à cause des conditions socioéconomiques des parents: des pères qui travaillent de façon journalière et précaire, des mères qui travaillent péniblement dans les champs pour avoir 4 ou 5 dinars par jour, y compris leurs frais du transport ! Les conditions matérielles sont très mauvaises: des jeunes au chômage, des familles dans le besoin, etc. Il ya de moins en moins d'enfants qui vont à l'école parce que les parents disent que les diplômés n'ont pas réussi leur vie et n'ont rien fait de leurs études.

Au lycée, je ne me sentais pas seule, j'avais des amies avec lesquelles je prenais le bus et on n'avait pas peur à l'époque. A partir de la 4ème année secondaire et jusqu'au bac, quand nous attendions le bus juste à côté de l'hôpital, nous avions peur des garçons qui essayaient de nous draguer et nous provoquer.

Nous ne réagissons pas et simulons de les ignorer, mais nous avons peur car à partir de 18h il y a de plus en plus de clochards ivres et de voitures qui s'arrêtent. Vers 19h, quand ils s'approchaient de nous je mourrais de peur, je n'étais rassurée qu'en montant dans le bus.

A l'université, c'était pire. Il fallait attendre le bus jusqu'à 18h alors que l'université ferme à 16h. Pendant que les autres étudiants pensaient à ce qu'ils allaient faire de leurs études, notre souci était le transport. Nous choisissons toujours un endroit où attendre, et les conditions étaient parfois mal appropriées : pluie, dangers. Nous aurions pu avoir plus de temps pour les études. J'étais exposée à beaucoup d'insultes, de violence verbale et de harcèlement. Il y a avait un homme qui harcelait ma sœur en lui barrant le chemin chaque jour pour lui dire que son voile lui plaisait, elle a fini par ne plus mettre de voile. La période passée à la faculté et au lycée était la plus insupportable pour moi. Quand je passe devant actuellement, je ne veux même plus m'en souvenir.

Le travail : j'ai accepté d'être exploitée pour aider ma famille à sortir de la crise

J'ai travaillé dans une boutique de jouets pour enfants pendant 6 mois pour 100 dinars par mois. Je dépensais 1, 200 dinars chaque jour

pour le transport, je payais mon déjeuner et j'aidais aussi ma famille. Je ne suis pas parvenue à acheter quelque chose pour moi, les dépenses augmentaient de plus en plus surtout que le travail de mon père diminuait en hiver.

J'ai aidé ma famille à sortir de la crise, c'est mon devoir de le faire, mais après 6 mois de travail les problèmes ont commencé à apparaître. Mon employeur a voulu diminuer ma rémunération et augmenter les heures de travail je ne pouvais pas rentrer avant 17h.30.

Pour ce qui est des 100 dinars que je recevais de mon premier emploi, je mettais de côté 45 dinars pour le transport et il me restais que 55 dinars, mais le pire, c'est que je ne recevais pas mon salaire le 30 du mois, on me faisait attendre chaque mois jusqu'au 10 ou même le 17 du mois suivant prétendant qu'il n'y avait pas de ventes. Aussi on me donnait souvent mon salaire diminué,... A chaque fois, je me sentais amoindrie dans ce boulot.

Dans ce travail, l'après-midi je devais aider la femme de ménage chargée de donner ranger et nettoyer bien que ce ne soit pas mon rôle... Samedi je devrais rentrer à midi normalement, mais j'étais retenue jusqu'à 15h. Je me disais toujours tant pis, je ne voulais pas perdre le boulot et je restais avec la femme de ménage jusqu'à ce qu'elle finisse son travail et nous rentrions ensemble.

J'ai enduré beaucoup d'injustices et d'exploitation sans réagir, je ne disais rien qui puisse blesser mon employeur. J'ai arrêté de travailler en lui reprochant d'avoir réduit ma rémunération alors qu'elle me suffisait à peine et ne reflétait pas ma fatigue et mes efforts quotidiens. Aujourd'hui je refuse même de passer devant cette adresse, je ne veux pas me souvenir que j'ai été humiliée et exploitée

L'expérience du travail industriel et des cadences infernales

Je suis partie à Tunis pour travailler dans une usine, après 15 jours j'ai abandonné. Le travail était très fatigant, il fallait appuyer continuellement sur un bouton, j'avais très mal au niveau des

épaules. J'ai étudié les sciences humaines et le travail en usine est très loin de mon niveau. En plus l'ambiance était désagréable, il y avait beaucoup d'insultes et d'injures, pour le moindre détail il fallait répondre à un questionnaire et à des provocations incessantes. Pourquoi avoir étudié si l'on va se trouver dans des situations pareilles ? J'ai travaillé 15 jours dans cette usine, une semaine le jour et une autre la nuit. Il fallait réaliser un rendement double que je n'ai pas pu atteindre bien que je travaillais de 8h du soir à 6h du matin. La demande était de faire mille pièces alors qu'une seule nécessiterait 4h, le boss est venu crier et insulter. Vers minuit, je ne pouvais plus travailler, mais j'ai tenu le coup jusqu'au matin pour remettre mon tablier et ma casquette.

Le salaire était compté par heure, payée à 800 milles, mais on ne peut pas trop travailler par jour!!! En plus ils prétendaient élever nos salaires après 15 jours de travail. J'étais irritée par les injures et les commentaires des collègues qui disaient que je suis la cause de leur retard et de la baisse de rendement parce que j'étais dans la première chaîne (poste). Devant moi, ils disaient qu'ils étaient fatigués mais devant le responsable ils disaient que j'étais responsable du retard. Est-ce que je suis une machine pour faire 980 pièces en deux heures ? Dans cette usine d'électronique, les ouvriers sont comme des machines qui subissent l'exploitation sans que les responsables ne soient jamais satisfaits. Rien que des questionnaires et 3 jours retirés du salaire sans qu'on le sache. Même quand on est malade, ils veulent qu'on travaille.

A l'époque, une de mes sœurs devait se marier j'ai travaillé dans la même usine qu'elle durant 15 jours. De ce fait, elle a eu des problèmes à cause de moi, les employeurs lui ont fait des ennuis et du chantage. J'ai vraiment regretté les problèmes que je lui ai causés. Pour me rendre à ce travail la nuit, j'allais avec ma sœur. A 20h, le quartier de Tunis où on travaillait était animé et son fiancé nous accompagnait. Je me suis habituée aux ouvrières et je logeais avec mes sœurs Mon père n'a pas refusé mon travail étant donné que mes sœurs ont beaucoup travaillé dans le même atelier jusqu'à leur mariage. Il sait que seul il ne peut subvenir

à toutes les dépenses de la famille. Il faut que la fille travaille pour avoir le trousseau de mariage qu'elle souhaite.

C'est important d'avoir un vrai travail après des années d'études :

Actuellement, je n'ai pas de sources de revenu et mon compte postal est au rouge... Je souhaite actuellement avoir un SIVP (Stage d'initiation à la vie professionnelle) ... Pour moi, le travail représente tout, il me permet d'exister au sein de la société et de répondre à mes besoins que je ne peux sinon satisfaire. Avec le travail je peux me divertir, acheter des habits, vivre, sortir. C'est très important de travailler après l'effort déployé durant des années d'études, en plus il faut rendre la dette à la famille qui a dépensé pour l'éducation des enfants

La force du contrôle social sur la vie personnelle :

Mon frère s'est opposé à mon travail à Tunis car mes sœurs aînées se sont beaucoup fatiguées à la tâche et ont affronté des violences verbales. Mais surtout le fait qu'elles habitent seules dans un logement indépendant à Tunis leur a attiré beaucoup de médisances, aussi leurs fiancés leur ont demandé d'arrêter le travail.

Je pense que l'on ne gagne rien à écouter les médisances d'autrui, mes sœurs ont acheté le trousseau qu'elles voulaient. Les gens dans notre région ont une mauvaise mentalité, même nos tantes et oncles ont fait pression sur mon père, ils lui demandaient toujours d'aller à Tunis vérifier comment vivent ses filles. Quand il rentrait à la maison, je sentais qu'il était préoccupé et triste. Parfois il disait qu'il aurait souhaité être plus aisé et ne jamais envoyer ses filles travailler à Tunis car les hommes ne voulaient plus les épouser disant qu'ils ne savent pas la vie qu'elles menaient à Tunis . Ces propos m'ont profondément touché au point que je ne voulais plus aller à Tunis. Mon frère aussi est devenu « complexé », il est souvent sur ses nerfs à cause des moqueries de ses amis. Quand il a entendu ma tante faire des reproches à mon père sur ses filles il s'est mis en colère et l'a chassée.

Droits des femmes

Les droits dont je veux jouir c'est le divertissement, avoir des beaux habits et changer de look, le droit de choisir librement mes habits sans que personne ne m'impose un style, je veux que notre maison soit équipée de tout. Malheureusement les mauvaises conditions nous tirent toujours vers l'arrière. J'ai entendu parler du Code du Statut Personnel et on nous l'a enseigné à la Faculté. C'est le Code qui intègre tous les droits de la femme. Je regarde parfois les séances de la Constituante, mais je n'approuve pas que la femme soit complémentaire à l'homme, comme on veut nous l'imposer, je souhaite qu'elle lui soit égale. Pour moi, rien n'a changé depuis la révolution, au contraire j'ai senti les choses régresser. Il ya de plus en plus de conflits à la Constituante et les députés ne s'intéressent plus au peuple qui s'appauvrit de plus en plus.

Le Centre femmes : un lieu de développement des potentialités féminines

Je suis vraiment intéressée par le Centre, sinon je ne serais pas venue. Je vais tout faire pour que ma participation soit active et je vais y déployer tous mes moyens. Au Centre je pourrais connaître de nouvelles personnes, améliorer ma situation, présenter des idées neuves. Je veux participer, parler et donner mon avis et mes suggestions. Par exemple en été je ne peux pas dépasser 16h ou 17h et il faut qu'on me soutienne pour les frais de transport et de nourriture pour que je puisse être

là. Je m'investirai à fond dans toutes les activités. Je peux venir avec les filles de mon voisinage avec lesquelles j'ai étudié

Participation à vie publique : A chaque fois qu'on m'appelle pour une activité j'y vais !

J'ai adhéré à l'association « Femmes pour la citoyenneté et le développement » créée en 2011 juste après la révolution et je souhaite que mes ambitions se concrétisent. Au début, nous avons travaillé sur la santé reproductive et sur la toxicomanie dans les lycées. Nous avons parlé des maladies sexuellement transmissibles et du sida, ces maladies sont liées intimement à la toxicomanie car on peut être infecté par le sida à travers l'usage des seringues. En travaillant sur l'usage des drogues dans les lycées, beaucoup de personnes nous ont aidés, une chaîne télévisée AlHiwar et un psychiatre. Nous avons retrouvé un bon écho auprès des jeunes.

Nous souhaitons que les jeunes soient plus alertés car ils représentent la catégorie la plus exposée aux risques. Au début, le local était dans notre maison afin de faciliter le travail auprès des filles, la présidente de l'association a parlé à mon père pour le rassurer.

A chaque fois qu'on m'appelle pour une activité, j'y vais même l'après-midi de 14h00 à 16h 30 maximum. Je ne peux pas dépasser 16h00 sinon j'ai des difficultés avec les moyens de transport.

MOLKA ou la lutte quotidienne des rurales contre l'isolement et la pauvreté

J'ai un peu plus de 40 ans, j'habite avec ma mère, mon frère et sa femme, je ne travaille pas, j'ai un élevage de poulets et un petit troupeau (Zone rurale de Jendouba).

J'ai poursuivi mes études jusqu'à la sixième année primaire, l'école se trouvait très loin de chez nous et nos conditions étaient très difficiles, mais aujourd'hui c'est mieux on peut poursuivre les études. J'ai des brebis et des poules, je veille sur eux, je les nourris. Quand j'ai besoin d'argent j'en vends une, je ramasse les œufs. Dans un an, si Dieu le veut, la brebis me donnera un agneau. On prend bien soin d'eux mon frère et moi. Nous avons aussi une vache, elle appartient à mon frère mais en fait elle est à toute la famille. On a de bons voisins, des gens qui se respectent. Si tu as besoin de quelque chose, tu vas la chercher chez ton voisin. Tu as besoin d'aide tu appelles ton voisin. Tu t'ennuis, tu vas chez tes voisins pour changer d'air et te distraire.

Une journée ordinaire entre hier et aujourd'hui

Je me lève à 5 heure du matin, je bois mon café, je passe la journée à laver le linge, donner la nourriture aux animaux, traire les vaches, et quand j'ai fini de ramener l'herbe et le foin la nuit tombe et c'est la même chose la journée suivante. Tu n'as rien d'autre à faire sauf le travail domestique.

Avant on faisait de l'agriculture, la vie n'était pas chère, on travaillait dans notre ferme et on était satisfait. Aujourd'hui la main d'œuvre est coûteuse, les engrais sont chers, on n'arrive pas à engager des ouvriers. On n'est plus capable de travailler notre champ, parfois on travaille chez d'autres, le travail est pénible, Dieu seul le tout puissant le sait, avant on travaillait les jours de fêtes pour nous habiller et préparer les pâtisseries de l'Aïd. Il y avait la baraka (la bénédiction de Dieu), on touchait 2,500 dinars seulement et on arrivait à subvenir à nos besoins. Au jour d'aujourd'hui même avec 8 dinars on n'est pas satisfait. Avant pendant l'été il y avait les mariages, on louait les « robes de

soirées », on allait au salon de coiffure, on se faisait gâter, on était invité par les gens, même s'ils étaient loin on prenait le transport commun, et on assistait aux salles des fêtes, et tôt le matin on revenait chez nous.

Je me sens comme enchaînée et je n'ai pas le temps de me distraire

Molka connaît bien le tissage de la laine, mais elle n'a plus l'appareil de tissage traditionnel et elle n'a plus le temps. Elle faisait des couvertures en laine : « Nous procédions au lavage de la laine, puis nous la transformions en fil, pour faire aussi des oreillers en laine, actuellement nous ne pouvons plus le faire ». Elle a même obtenu un diplôme de tissage qui lui a permis d'avoir un crédit bancaire pour tisser des tapis et elle l'a remboursé. Elle n'a pas cherché à avoir un autre crédit ceci depuis dit-elle « que ben Ali était au pouvoir ». Aujourd'hui, elle se contente seulement de l'élevage, elle ne trouve plus le temps pour faire autre chose surtout qu'il faut faire le ménage à la maison : « c'est fatiguant, c'est très fatigant, je me sens comme enchaînée et je ne trouve pas le temps pour se distraire ».

On gère nos revenus au compte-goutte, celui qui a donné à celui qui n'a pas

Mon père assure les dépenses et la famille s'entend très bien. Il ne se force pas, quand il est en crise financière il emprunte, mais personne ne t'affirme qu'il est à l'aise, et qu'il vit bien. Toutes les familles d'ici vivent la même situation. Je me prive pour aider, pour ne pas sentir le manque. On ne reste pas sans payer la facture d'électricité, où la facture de consommation de l'eau, ..., donc on gère au compte-gouttes. On va doucement pour qu'on ne soit pas lésé. Mon frère est plus jeune que moi, le plus jeune de la famille, évidemment il est l'homme, il connaît ce qui est cher, et ce qui est bon marché, il gère prudemment la situation. Lorsqu'on a besoin de quelque chose de l'épicier on l'achète, ce n'est pas parce qu'on vend qu'on va être riche, mais on ne reste pas sans pain, et on ne prend pas de crédit chez l'épicier où chez

le marchand ambulante. Cela veut dire qu'on ne se prive pas, mais on se contente du nécessaire, car la vie est devenue chère.

En ce qui concerne nos petites économies ma mère et moi, elles nous servent pour aller au bain maure, pour nous déplacer. On a de l'argent pour de petites dépenses, c'est tout. On n'a pas de salaire, on vend le lait à la société et on ramène de la nourriture pour notre cheptel, et si vraiment on est en manque on achète ce dont on a besoin et on paye petit à petit sur des échéances.

Mon frère lui-même ne travaille pas régulièrement, il nous aide lorsqu'on sent le besoin. Celui qui a, donne à celui qui n'a pas, il n'y a aucun problème. Moi je ne suis pas exigeante, je n'ai rien à acheter, je n'insiste pas pour assister aux fêtes ni aux cérémonies, ni même aux mariages. Quand je vois une femme portant des vêtements neufs je ne me sens pas jalouse, je me contente de ce que j'ai, je ne veux pas me sentir en manque. Mais dans ce cas chacun pour soi, crois-moi, à part ton effort personnel et ce que tu possèdes personne ne t'offre rien, chacun pour soi, chacun cherche à subvenir à ses propres besoins à cause de la hausse des prix, et des conditions de vie difficiles. Tout le monde sent le besoin et le manque. Mais tant qu'on est en bonne santé, ça suffit c'est la meilleure chose au monde.

Le travail : « Si tu ne travailles pas tu te perds »

Où sont les droits des femmes ? Ils commencent à se perdre sur plusieurs volets.

Le travail est important pour moi. Puisque je n'ai pas achevé mes études, si je ne travaille pas dans notre champ, je n'ai pas d'autres moyens pour gagner ma vie. Tu n'as pas peur de faire des emprunts puisque tu as une ressource sur laquelle tu t'appuies, et celui qui te dépanne, il a de quoi être rassuré. Si tu ne travailles pas tu te perds, si tu ne te fatigues pas tu ne trouves rien. Regardes les filles, elles vont étudier, elles décrochent des diplômes, elles travaillent, elles vivent l'autonomie, elles sortent, parlent beaucoup et se montent en public. Nous ici, si tu arrêtes tes études, tu restes à la maison en essayant de trouver une solution

pour toi-même, d'une façon générale on se sent perdus.

Je regarde la télé, je ne suis pas très passionnée et intéressée, la télévision n'est pas un centre d'attraction pour moi,...., Oui les femmes sont en train de travailler, s'efforcent de trouver des solutions, parlent et trouvent beaucoup de choses pour aider les filles qui sont protégées par la loi, qui sont ambitieuses et cherchent à grimper dans l'échelle sociale, qui veulent voyager. Il y a des filles hautement placées et bien instruites qui occupent des postes importants, et il y a celles qui ne veulent pas arriver elles resteront là où elles sont !

La violence fondée sur le genre : petits on vivait dans la terreur de mon père

Avant quand on était jeune on a connu la violence que nous faisaient subir les camarades simples d'esprit. Aujourd'hui on a grandi et on s'entend bien. Depuis que Dieu ma créée personne ne m'a adressé des mots mal placés ou humiliants, seulement quand on était petits. Mon père nous terrorisait, il était très sévère, ne nous laissait pas sortir. Si on lui disait que l'une de nous est sortie, il nous faisait vivre dans la terreur. Une fois ma sœur s'est égarée dans le champ du blé, on ne l'a trouvée qu'en fin la journée, ..., Dans son travail il était très mal payé, ..., il se sentait insatisfait. Il était instituteur, mais il a abandonné cette fonction, et il a pris un travail très mal rémunéré, ceci nous a causé beaucoup de souffrances. Dieu merci maintenant la situation est meilleure.

Est ce qu'il y a une mère qui ne frappe pas son petit ? Aujourd'hui malgré mon âge j'ai failli être battue par ma mère parce que je me suis disputée avec elle pour des histoires banales, quand quelque chose ne me plait pas je le dis. Mais on se réconcilie très vite.

On n'aime plus nos voisins comme avant, les gens n'étaient pas comme aujourd'hui. De nos jours les gens se sont épanouis, avant tu ne voyais pas la femme du voisin à l'extérieur, maintenant la femme sort librement, fait ses commissions, ne donne plus d'importance à personne.

La participation dans la vie sociale :
« L'éloignement de la ville est notre obstacle majeur ».

Je ne suis dans aucune association. Je n'ai même pas fait d'efforts pour avoir une carte de soins que je n'ai pas obtenue. Le problème est que ma mère est algérienne et n'a eu aucun droit en Tunisie. Elle a beaucoup perdu et m'a fait perdre avec elle, ..., elle doit obligatoirement changer ses papiers pour devenir tunisienne et elle aurait dû faire cela quand mon père était encore vivant, dommage ! Je ne vais jamais en ville, c'est très rare, à cause de mes occupations à la maison, mais aussi à cause des conditions du déplacement, et du manque de moyens. Si tu vas chercher un travail, tu dois habiter en ville, tu dois avoir un endroit où t'installer pour être proche de l'administration. C'est pour cela que nous sommes de plus en plus en retard, l'éloignement de la ville nous a empêchés de consulter, chercher, porter plainte et trouver une solution.

« Je n'ai pas voté »

Je suis allée pour voter, ils m'ont dit tu dois t'enregistrer dans la municipalité, l'année dernière je suis revenue ils m'ont demandé de m'enregistrer, alors je n'ai pas voté.

Je souhaite avec l'aide du Dieu, améliorer notre situation, aider mon frère à se marier, et progresser continuellement, et ne jamais revenir en arrière. L'essentiel, est que Dieu nous garde par sa bénédiction et qu'on soit en bonne santé et que rien ne nous manque. Si Dieu le veut et si je me porte bien, je ferais un effort pour avoir un emploi, je commence à être âgée pour le travail des champs.

Le Centre pourrait nous aider à vendre nos produits

Je veux apprendre beaucoup de choses, parce que je n'ai pas trouvé celui qui m'apprend. Ici dans le milieu rural, à part le ménage, on peut préparer les petits gâteaux, la pâtisserie, les pâtes brisées traditionnelles, mais on n'a pas trouvé celui qui va vendre nos produits. On veut commercialiser beaucoup de choses pour augmenter notre revenu, on veut bouger, on veut utiliser nos habiletés mais dommage ici on en est privé. Nous avons aussi a un atelier de tissage traditionnel, on a tout ce qu'il faut même le «qardash » (la carde), mais on n'a pas le temps.

NELLY :

La participation sociale comme invention de soi

Nelly est une étudiante en deuxième année, habitant une zone rurale à la périphérie de la ville de Jendouba.

Les obstacles à la scolarité des filles rurales

Elle a suivi des études primaires dans une école très éloignée de sa maison. Elle décrit sa scolarité comme « une période très fatigante et très difficile ». Elle se réveille à 05h00 du matin, sort de la maison à 06h30 pour arriver à l'école à 8h00. Elle passe toute la journée à l'école et prend son déjeuner là-bas. Elle n'a même pas où rester les heures de pause, parfois elle trouve une salle vide et parfois elle reste sous le mur de l'école. Cela a été très dur aussi pour sa famille et surtout pour son père qui l'emmenait chaque matin, revenait vers midi pour la contrôler et voir si elle va bien ou a besoin de quelque chose et ensuite vers 18h00 pour rentrer avec elle.

Sa mère se réveille avec elle chaque matin, et reste éveillée chaque soir à ses côtés jusqu'à qu'elle termine ses devoirs scolaires. Sa mère pense toujours à elle, et s'inquiète souvent pour elle « Est-ce que ma fille à un cours ou non ?

Est-elle est à l'école ou au dehors ? Où est-elle lors des heures creuses ?, ... ». Les amies de Nelly ont la chance d'habiter à proximité de l'école. Il n'y a pas de route entre l'école et sa maison, même avec une voiture c'est difficile de faire le trajet et c'est très loin

Au lycée aussi, Nelly a rencontré les mêmes problèmes de transport, heureusement qu'elle a bénéficié de l'internat puis du foyer universitaire durant 4 ans,

« Heureusement je n'ai raté aucune année, au contraire, j'ai fait de ma faiblesse une force, j'ai été assez brillante dans mes études et je me suis fait plusieurs amis. J'allais au lycée lundi et je rentrais le samedi. Le dortoir est devenu ma maison, je ne rentrais chez moi que le weekend et pendant les vacances. Je me sentais vraiment très fatiguée et

c'est la première fois que je m'éloignais de ma famille.

C'était dur de ne pas dormir chez moi. Mes amies rentraient et moi je restais au foyer, ..., Ma mère me manquait beaucoup. En plus, j'ai étudié dans un lycée qui avait une discipline très sévère. Dès que tu rentres le lundi, tu n'as plus le droit de sortir que le samedi.... Puis j'ai fait mon deuxième cycle dans un autre lycée jusqu'au bac. J'étais dans une section lettres. A cette période, je faisais la navette, je prenais le bus chaque jour. L'arrêt de bus n'est pas top loin de notre maison. Les conditions se sont améliorées un peu et je suis devenue plus âgée, j'ai acquis de l'expérience, je pouvais sortir et rentrer seule et je suis devenue plus responsable. Maintenant je poursuis mes études à la faculté, ..., je suis en deuxième année français. Inchallah, je fais des efforts et j'espère réussir.

Le cauchemar de l'éloignement pour continuer des études supérieures

En passant par les phases d'études successives Nelly n'a pas senti, dit-elle, un grand changement dans sa vie, la même ambiance au lycée ou à la faculté. Elle n'a pas senti qu'elle est passée à un statut d'étudiante comme elle l'imaginait, elle a retrouvé « le même système et la même routine » car elle est restée dans la même ville et n'a pas eu la chance de poursuivre ses études supérieures à Tunis ou dans un autre gouvernorat. Elle est donc restée face à « la même attitude du père qui s'inquiète toujours pour sa fille, qui est habitué à la trouver souvent à son côté. Elle ne peut pas aller loin et surtout pendant cette période il n'y a plus de sécurité

« Depuis la révolution, j'ai senti que je vivais une bonne période en tant qu'étudiante. Mais je subis encore les problèmes de transport. Normalement je prends le bus mais il n'est pas disponible à tout moment et il a toujours des problèmes. Je me trouve donc obligée de prendre un taxi ou un transport

rural. Le transport me fatigue physiquement et matériellement. Il me faut chaque jour 10 dinars entre le sandwich, le transport et la photocopie des documents. Il n'y a pas de bus qui arrive là où tu veux, il n'y a pas un arrêt proche de notre quartier on a toujours besoin de prendre un taxi pour arriver au bus et continuer le trajet.. Ils devraient au moins nous ajouter un arrêt, on n'a pas demandé qu'il soit près de la maison mais au moins il nous rapproche un peu. J'habite après l'arrêt mais le bus arrive au village-banlieue puis fait le tour, il ne continue pas le trajet vers là où j'habite. Les habitants ont porté plainte sans aucun résultat ! Souvent je n'arrive à assister ni aux cours du matin ni à ceux qui se terminent à 18h00 car je dois quitter la faculté au plus tard vers 16h30 pour que je puisse trouver du transport. Je veux dire que c'est toujours les mêmes problèmes, les mêmes soucis, on souffre toujours du problème de transport et de déplacement, depuis l'école puis au lycée et maintenant à la faculté. »

Ma journée : le transport rend notre vie stressante

« Hier, c'était lundi, je me suis réveillée à 08h00, j'avais un cours à 09h30, je n'ai pas trouvé de transport, donc je suis arrivée à 10h15. Dès que je me réveille, j'embrasse ma mère, c'est mon habitude, elle est souvent à côté de moi. Si elle ne dort pas à côté, elle vient me réveiller. Ma relation avec elle est très bonne, je l'aime beaucoup, elle est très proche de nous et comprend tout ce qui se passe et nous arrive. Généralement, la mère est toujours proche de ses enfants et en particulier de sa fille parce qu'elle se voit à travers elle, et se souvient de sa jeunesse. Donc après avoir embrassé ma mère, j'ai fait ma toilette, pris mon petit déjeuner, je me suis habillée, puis coiffée normal comme toutes les filles et comme tout le monde je suis sortie. J'avais un cours à 9h30, je suis sortie vite à 08h00 pour attraper le bus, j'ai marché une bonne distance pour arriver à l'arrêt de bus mais je n'ai pas trouvé le transport rural, j'ai continué à marcher jusqu'au centre-ville à pied. Je suis arrivée à la Faculté avec du retard. Les

profs ne font plus de remarques sur le retard car ils connaissent nos problèmes de transport. J'ai souhaité le bonjour à mes amies, ..., J'ai passé l'examen malgré la fatigue et les difficultés de transport..., J'ai eu quand même une bonne note à l'oral. A 11h30 je me suis reposée presque un quart d'heure puis j'ai passé une autre épreuve jusqu'à 13h00. Après le déjeuner, j'ai repris vers 14h00 pour une séance de théâtre de deux heures. Puis j'ai attendu ma sœur qui suit des études dans une autre Faculté, on a pris un taxi vers le centre-ville pour faire des courses et vers 17h00 on a trouvé par chance le transport rural pour rentrer. C'est le même rythme et les mêmes conditions de chaque jour, surtout le transport qui rend notre vie stressante».

Tout le long de l'entretien, Nelly revient à chaque fois pour parler des difficultés de transport qu'elle a vécu et qu'elle continue de vivre: « On n'a que 3 mini bus pour assurer le transport rural et c'est insuffisant pour couvrir les besoins des habitants de notre quartier-banlieue. C'est le problème de tous les jours et surtout le lundi. Heureusement demain c'est mercredi et je commence les cours vers 14h00 mais ma sœur a une séance de TD à 8h00 donc elle doit aller dormir chez ma sœur car elle ne trouvera pas de transport le matin tôt. On doit donc passer la nuit chez quelqu'un la veille d'un TD qui est obligatoire. Les moyens de transport ruraux n'arrivent pas jusqu'au notre quartier le mercredi et ils ne tiennent pas compte du fait qu'il y a des élèves et des étudiants qui habitent encore plus loin, et les voitures affichent généralement complet avant d'arriver près de chez nous.»

Le chômage : Nous sommes cinq, nous avons tous fait des études mais aucun ne travaille !

Nelly fait des études de français appliqué. Elle aurait pu choisir un diplôme fondamental mais elle a préféré avoir un diplôme appliqué car, selon elle, c'est une branche un peu plus facile et plus courte. Elle se sentait fatiguée et est arrivée au point où elle souhaite terminer vite ses études et

avoir un emploi. Elle souhaite avoir une vie plus aisée et aider sa famille qui a supporté les frais de ses études: « Nous sommes 4 filles et un garçon. J'ai une sœur qui a eu son diplôme mais elle est toujours au chômage. Mon frère n'a pas réussi dans ses études vu les difficultés de transport et les conditions de vie, il ne pouvait pas réviser ses cours le soir à cause de la fatigue. J'ai aussi une autre sœur qui n'a pas continué ses études. Mon autre sœur a fait des études d'anglais et on souhaite au moins avoir nos diplômes. Je suis la plus jeune de la famille. Je veux non seulement avoir mon diplôme mais aussi pouvoir travailler. Parce si aucune de nous ne travaille et cela serait une catastrophe. Au moins avoir un diplôme puis trouver un emploi dans mon domaine d'études si possible pour qu'au moins nos parents ne soient pas déçus. »

« Mon père est déjà déçu car mes sœurs et mon frère n'ont abouti à rien malgré les études qu'ils ont fait. Il est déçu de la situation de ses enfants et des conditions qu'on vit. Les conditions sont très difficiles, fatigue, déplacements, etc. Souvent j'arrive à l'examen très affaiblie, je dois dormir pour me reposer de la distance. C'est pour cela je veux travailler au plus vite. »

Tenant compte de la mentalité de ma famille, j'ai choisi de faire mes études supérieures ici à Jendouba. J'aurais pu choisir une Faculté dans une autre région, mon rêve était de poursuivre mes études supérieures à Tunis pour acquérir plus d'expérience et connaître d'autres personnes. Aujourd'hui, Dieu merci, je sens que je suis devenue mature et que je peux compter sur mes propres capacités. J'ai changé parce que j'étudie en ville alors que je suis d'une zone rurale. Le père s'inquiète toujours pour sa fille et a toujours peur pour elle. Il se sent toujours le responsable et n'accepte pas que je poursuive mes études loin de lui. Voilà pourquoi je poursuis mes études ici.

« J'ai réussi, avec des hauts et des bas mais je n'ai raté aucune année. Mais reste la question que je me pose souvent : « j'ai terminé mes études et après?! Où est-ce que je vais ? Que faire avec

le diplôme ? Je vois mes sœurs, mes voisins, mes cousins et cousines, qui sont tous diplômés mais encore au chômage, tu as compris ? Peut-être que personne n'est au courant que dans ce village rural il y a des diplômés. Personne ne tient compte du fait que nous avons des diplômes supérieurs, je ne sais pas, ..., mais personne de cette zone rurale n'a travaillé ! »

Sources de revenu et conditions matérielle

« Nous somme cinq chômeurs et mon père est un agriculteur. Il a hérité l'agriculture de mon grand père. Arrivé à un âge où il doit se reposer, il a pensé que sa fille ou son fils, vont l'aider après les études mais il n'y a rien, pas d'emploi ! »

Mon frère a repris l'agriculture de mon père, c'est lui qui prend en charge notre famille, c'est lui le responsable à la maison, c'est l'aîné et le seul garçon. Il a pris la place de mon père, concernant les dépenses et la responsabilité mais pas autre chose. Personne ne peut prendre la place du père. Le frère supporte les frais de nos études et de la maison, il a étudié jusqu'au Bac, il n'a pas eu la chance de réussir, il a même fait Bac libre mais pas de chance. La vie n'est pas facile, il faut fournir un d'effort mais aussi il faut un peu de chance pour réussir, mon frère n'a pas eu la chance pour faire des études supérieures. Peut-être parce qu'il a été notre soutien, c'est une grande responsabilité celle de quatre filles, c'est à-dire il y a un seul homme à la maison. Mon frère est souvent avec nous, c'est lui qui nous protège au dehors et il est d'esprit ouvert Il est bien avec nous, il a une bonne mentalité, bien qu'il ait vécu à la campagne c'est parce qu'il est éduqué et cultivé. Il nous encourage toujours à continuer nos études et souhaite qu'on soit parmi les meilleures et participons à beaucoup de choses.

Ma mère s'occupe de la maison, elle nous aide beaucoup, elle peine et est très fatiguée, comme je te l'ai dit, la femme rurale est pauvre et toujours à la maison pour le travail domestique. Elle a fait peu d'études, mais par rapport à sa génération tu peux dire qu'elle a beaucoup d'éducation. Sa responsabilité reste le travail domestique, éduquer

ses filles, les surveiller, connaître leurs les amies. Elle a les responsabilités d'une mère. Ma mère est malade et peut être que nous sommes la cause de sa maladie, elle pense à nous, à nos souffrances pour réussir nos études. Je n'oublierais jamais cette souffrance. En pleurant, Nelly reprends : « je n'oublierais jamais ma mère qui s'est toujours occupé de nous, quand il pleut et que je sors le matin pour l'école, elle me suit et reste dehors sous la pluie, je lui demande de rentrer mais elle me dit « ce n'est pas grave, je veux être mouillée tant que ma fille marche sous la pluie pour rejoindre son école qui est très loin ». Elle reste dehors jusqu'à ce que je rentre de l'école en pensant à moi. Quand je rentre je demande mère qu'est-ce que tu as ? Elle me répond : « Aujourd'hui il a fait très froid, je suis restée à l'extérieur jusqu'à ce que tu rentres de l'école, ce n'est pas grave, lorsque mes enfants se fatiguent, moi aussi je me fatigue et j'accepte d'être mouillée par la pluie comme eux ».

Notre mère a fait beaucoup de sacrifices pour notre réussite scolaire, elle nous disait toujours « Réussissez vos études c'est pour vous, c'est pour que vous ne vous fatiguez pas plus tard », elle croit toujours qu'elle a commis une erreur en se mariant très jeune, et elle regrette de ne pas avoir terminé ses études. Peut-être que si elle avait terminé ses études elle aurait pu avoir un emploi et avoir un autre mode de vie. Mais voilà, comme tu vois, ma sœur a terminé ses études et elle n'a pas réussi à avoir un travail, alors heureusement qu'elle s'est mariée, c'est-à-dire qu'elle a trouvé un homme à temps ! »

Lorsque tu n'as pas de travail, tu trouves un homme, n'importe quel homme et pas celui qui te fait sentir que tu as de la valeur dans la vie. La femme doit avoir un foyer et des enfants, il lui faut un homme avec un esprit ouvert et émancipé, pas fermé, qui traite la femme avec respect, qui l'aime. Alors le mariage peut devenir une solution pour que la femme ne reste pas à la maison et se fatigue. Aussi parce que, à la campagne lorsqu'une fille arrive à l'âge de 35 à 37 ans sans mariage, elle est déconsidérée, mais si elle a au moins un emploi, l'entourage pourrait la comprendre. A la

campagne une fille de 35 à 37 ans sans diplôme, ni mariage c'est un problème, c'est la mentalité, si elle ne trouve pas un mari à partir de l'âge de 30 ans, son état commence à se détériorer. »

Droits des femmes : « la femme est jugée plus sur ses devoirs que sur ses droits »

Selon Nelly, pendant la révolution et après, la présence de la femme a été vraiment significative et très importante : « Elle se représente très bien elle-même et n'a besoin de personne pour la représenter. J'ai vraiment senti que en tant que femme que nous avons arraché notre place, c'est-à-dire que nous sommes là, nous existons, nous sommes actives et nous sortons ».

« La femme a beaucoup de droits, et aussi beaucoup de devoirs, mais elle est jugée plus sur ses devoirs que sur ses droits, elle doit lutter pour arracher ses droits. La femme doit avoir beaucoup de droits, comme le droit au travail, droit à la distraction aussi car elle est un être humain et elle doit se distraire, sortir, vivre, tout essayer. Lorsqu'on s'adresse à la femme avec ce genre de message « tu es une femme, tu dois rester à la maison, tu t'occupes du foyer et de l'éducation des enfants », on accentue sa dégradation, alors que la femme est une très grande chose. Elle est la mère, la sœur, la fille. Tu peux demander à n'importe quelle personne, elle reconnaît tous les droits à la femme, mais dans la pratique ils ne sont pas appliqués.

La femme et surtout la femme rurale ne jouit pas de ses droits, elle n'a ses droits que théoriquement. On ne parle pas de la femme qui travaille, qui sort, etc. Même si son mari lui fait sentir son infériorité, lui disant qu'elle n'est qu'une femme, elle doit persévérer par elle-même pour arracher sa place. En 2013 et après un grand soulèvement et une grande révolution, la femme rurale n'a acquis aucun droit, à l'image de ma mère, de ma tante, de la femme de mon oncle qui vivent dans cet environnement. Moi je suis encore célibataire et j'ai la chance de poursuivre des études, je peux donc sortir, mais si je n'allais pas à l'université j'aurais passé toute la journée à la maison et je n'aurais aucune raison pour sortir.

A Jendouba il devrait y avoir des moyens de loisirs pour les femmes. Il n'y a rien, il arrive qu'une femme aille chez le médecin, ou va faire des commissions, mais jamais elle ne reçoit une proposition de son mari pour sortir se promener. Il va au café, il sort pour acheter les besoins de la famille et faire les courses mais jamais avec son épouse, ..., peut-être qu'en ayant des revenus et avec l'expérience de la gestion de l'argent, elle réussira mieux que l'homme puisqu'elle connaît les besoins de ses enfants et de sa cuisine. La femme n'a pas eu ses droits comme elle le mérite, c'est-à-dire nous avons besoin d'un espace comme le vôtre, là où on peut au moins parler au nom des femmes, partager avec elles et les faire participer à ces choses. »

La femme a le droit de travailler et le droit de demander à son mari de l'aider

« Oui sûrement, mais où est l'emploi ? il faut que la femme sorte de la maison, il faut qu'elle travaille, naturellement c'est l'un de ses droits, pas seulement les travaux domestiques qui peuvent être partagés avec le mari. La femme doit avoir le droit de demander à son mari qu'il l'aide, c'est leur devoir à tous les deux, elle doit s'occuper de son foyer mais elle doit aussi sortir pour travailler, ce qui va lui permettre de faire d'autres connaissances, de nouveaux amis. Même si elle a un problème elle trouvera à qui se confier, même s'il s'agit d'un problème conjugal d'une certaine intimité, en le racontant à une amie elle peut avoir des solutions, on n'aura pas besoin d'aller chercher des solutions dans les émissions sociales à la télévision. »

Le droit aussi de donner son avis et d'être écoutée

« A part que le travail est clairement un droit pour la femme, elle a aussi le droit de discuter avec son mari, son mari doit l'écouter pas nécessairement que c'est lui qui parle parce qu'il est l'homme de la maison, comme le veut la société et même si la femme a raison elle doit se taire. Pour moi, même si elle a tort, elle a le droit de discuter, de communiquer. Son mari doit sortir avec elle, lui faire plaisir, lui faire sentir qu'elle est tout pour lui, ce n'est pas seulement une femme qui lui a

donné des enfants, et la relation conjugale se termine avec trois ou quatre enfants ! A l'inverse l'homme est tout pour la femme, parfois tu trouves des femmes qui perdent tous les membres de leur famille et il ne leur reste que leur époux. Ce n'est pas normal qu'elle n'ait aucun droit avec l'homme qui partage toute sa vie, elle a tous les droits sur lui, et lui ce n'est pas normal qu'il ne soit pas responsable et ne lui fournit rien. »

Je dois arriver à décrocher un travail pour confirmer mon être et échapper à la domination de l'homme

« Et si on te demandait de ne pas ou plus travailler ? » Non ! J'ai un principe, même si je suis jeune pour les autres, personne ne m'impose quoi que ce soit. Je dois être convaincue d'abord. C'est-à-dire, si je suis contrainte et qu'après je suis convaincue qu'on a raison, ça peut arriver que j'accepte. J'ai un tempérament très difficile, ... avec toutes mes études et toutes les corvées que j'ai enduré, j'espère trouver un boulot pour atteindre mes objectifs, je ne peux pas accepter de ne pas travailler. C'est impossible après toute cette longue période d'études, de travail pénible et de fatigue. Je dois arriver à décrocher un travail. On revient toujours au problème de la femme qui sans travail et sans rien, elle ne jouit de rien. Parfois, même avec le travail elle ne bénéficie de rien, que dire alors si je ne réussis pas à avoir un travail, je serais semblable à celle qui n'a jamais fait d'études, et qui n'est jamais sortie de chez elle, qui ne jouit de rien, cela veut dire aussi que l'homme est toujours là et qu'il a toujours raison même dans une discussion banale. »

« On dit que la femme possède une infinité de droits. C'est vrai, mais ça reste toujours des paroles et des leurres. Moi personnellement je suis cultivée et je sors, lorsque j'écoute et je lis ce qu'on raconte sur la femme, qu'on la soutient pour qu'elle acquière ses droits, etc.... j'y crois. Mais quand je reviens chez moi et que je vois comment mon oncle traite sa femme... La pauvre, elle habite à la campagne et si elle descend en ville pour aller au bain maure, juste pour une demi-heure, quand elle revient elle est grondée et si elle a du retard elle subit un long interrogatoire.

C'est devenu une histoire banale ! Sincèrement il nous faut d'autres choses, plus concrètes et plus pratiques»

« Voilà, il y a de belles choses réelles, mais malheureusement la pratique n'existe pas. Dans le meilleur des cas la femme est mise dans une situation pour affirmer son être et revendiquer son existence, je la vois toujours éliminée, je vois que dans la plupart du temps elle n'a pas une seule chance, elle n'a pas une occasion pour parler, ou sentir qu'elle existe ».

La violence : « J'entends des mots vulgaires chaque jour en attendant le bus »

« Dans la rue, même si ce n'est pas une violence physique ou matérielle, elle est verbale, presque chaque jour en attendant le transport j'entends des mots grossiers. Parfois même le chauffeur refuse de nous emmener là où on veut, avec de gros mots bien sûr, je sens que l'on a en a assez. Pour aller suivre les cours on est obligé d'entendre des vertes et des pas mûres !. Si je reste jusqu'à 17h30 pour compléter les cours qui me manquent avec une amie, en allant à la station de bus j'entends les mauvaises gueules m'insulter, et il y a aussi des braqueurs viennent t'arrêter : « Qu'est ce tu as, C'est quoi ça dans ton sac ? ». Parfois on ne possède que 500 millimes pour notre déplacement. Il arrive que quelqu'un t'arrête, fouille ton sac et si tu ne parles pas avec lui il peut t'agresser par sa vulgarité. Mais si tu es contrainte de lui parler et que quelqu'un de la famille passe, ton frère, ton oncle, avec la mentalité des ruraux, on t'accusera de mauvaises fréquentations alors que tu t'es trouvée dans l'obligation de lui parler pour qu'il ne te fasse pas de problèmes... ».

La participation à la vie publique : « En m'engageant j'ai senti que j'ai grandi et que je suis active »

« J'ai adhéré à l'union générale des étudiants tunisiens (UGET), on avait un espace qu'on l'appelait (BF) où les étudiants se rencontraient, où on discutait de nos problèmes et des études. Tout étudiant qui avait un problème venait nous mettre au courant et nous on exposait son cas à

l'administration. C'est la seule chose qui m'a fait sentir que j'ai grandi et que j'étudie à l'université.

« J'ai senti que je suis active, s'il y a un problème je suis au courant très vite. Avant j'étais dépassée par les événements par rapport aux autres étudiants, et là j'ai senti que j'avais ma place dans la faculté, ou plutôt j'ai arraché ma place et je me suis fait beaucoup de nouveaux amis qui m'ont aidé par des idées nouvelles, qui m'ont informé de ce qui se passe dans le monde. Quand il ya un problème qui touche un étudiant je mets mon père au courant et je défends les étudiants. On a fait beaucoup de marches et de revendications comme celle du restaurant universitaire, nous avons aussi demandé l'agrandissement de la bibliothèque, un espace pour l'informatique et beaucoup d'autres choses qui m'ont fait sentir que je suis une étudiante au vrai sens du mot. Avant j'étudiais comme si j'étais à l'école, un seul itinéraire de la maison à l'école et vice versa, sans aucune relation avec des amis filles et garçons »

« J'ai commencé à m'exprimer, il y a des personnes qui viennent me demander des informations ou m'avertir que dans le foyer ils ont beaucoup de problèmes, comme l'absence d'un portier devant l'entrée. J'ai senti qu'en plus de mes problèmes, j'ai adopté ceux des autres, je suis arrivée à une étape où on oublie ses propres problèmes pour s'intéresser à ceux des autres. On se sent grandir et c'est une chose qui nous donne de la force. »

Pas de loisirs mais avec la promesse de votre association on voit se former notre personnalité

Quand j'étais au lycée il n'y avait pas d'associations mais un centre de loisir. Ils organisaient quelques activités pour nous distraire tous les vendredis après-midi pour nous les internes. Ils voyaient notre état lamentable et la plupart des élèves rentraient. On nous mettait la télévision. Il y avait alors des clubs d'animation et de distraction mais pas d'association.

je viens de commencer en rentrant dans votre espace ou plutôt notre espace car il ne vous appartient plus, il est public et ouvert, pour tout le monde comme vous nous avez raconté, toute

personne peut frapper à la porte et entrer c'est son plein droit, c'est pour nous, pour les plus âgées, les plus jeunes, elles ont toutes une place ici, et on espère pourquoi pas que notre bonheur nous arrive d'ici, de cette association et de mieux en mieux et, qu'on voit se former notre personnalité »

D'habitude, pendant les vacances et surtout au printemps, il m'arrivait de rendre visite comme tous les élèves et étudiants à la famille de mon oncle, chez mes grands-parents, ou chez mes proches. On faisait des sorties et on s'amusait, surtout avec le beau temps. Chaque vacance m'ajoutait quelque chose de plus dans ma vie. J'ai senti que j'ai fait quelque chose

Aux vacances de cette année, j'ai eu la chance de participer au Forum Social Mondial de Tunis en 2013. C'était une expérience magnifique, j'ai pris part aux manifestations et aux ateliers. Ils n'ont pas senti que je suis nouvelle, au contraire j'avais le sentiment que j'ai de la valeur parmi elles..... Nous avons rencontré nos partenaires de l'Union Européenne avec qui on entretient des relations dans le projet du Centre, ils m'ont dit qu'ils étaient enchantés et honorés par votre présence, puis ils ont pris des nouvelles de mes études et m'ont demandé mon facebook et mon mail. J'ai commencé à avoir beaucoup d'amis. A la rentrée les enseignants nous ont demandé ce qu'on a fait pendant les vacances, j'ai raconté ma participation au forum social, j'ai même montré le sac qu'on nous a donné et qui porte le logo du Forum comme preuve que j'ai vécu une très belle expérience. Tout ceci m'encourage beaucoup à assister toujours à notre association dans notre Centre à Jendouba.

Naturellement au Forum nous sommes obligés d'être présentes. J'ai assisté le jour de l'ouverture, et nous avons commencé une marche, c'est la plus longue marche à laquelle j'ai participé, qui s'est terminée presque à 16 h. Je n'ai pas été dans les marches pendant la révolution, je n'ai pas participé et je ne suis pas sortie mais j'ai contribué de ma place,...

Non je n'ai pas voté !

J'habite à l'extérieur de Jendouba et le scrutin c'est un seul jour. En plus, je déteste l'école où j'étais aller voter puisque j'y étais élève et j'ai connu le cauchemar du transport, même la piste vers l'école je ne veux plus y retourner, j'étais choquée. Je voulais voter mais vraiment je n'ai pas pu, j'ai voulu exprimer ma voix comme il doit mais ... Mon père et ma grande sœur sont allés voter. Dans notre région j'imagine qu'une partie des gens n'a pas vécu l'expérience du vote, ma mère n'a pas pu y aller, il n'y a pas de transport et on n'a pas de voiture.

L'éloignement des services de santé

Notre éternel problème est le transport, la nuit en cas de maladie pour aller à l'urgence on peine pour trouver un moyen de transport, le malade passe beaucoup de temps à gémir avant d'arriver, ... c'est trop, vraiment c'est trop, beaucoup d'autres choses nous manquent, ..., en hiver on est inquiet on a peur que quelqu'un tombe malade, on devient prudent, on se fait vacciner contre la grippe à l'avance, pour ne pas l'attraper et on évite de sortir surtout quand il fait froid. En été on peut se débrouiller, en cas de besoin on peut avec 20 dinars louer une voiture ou faire venir un taxi, mais en hiver la voiture ne vient pas à cause de la pluie et l'éloignement de la route

Les projets d'avenir : grâce à l'association je commence à avoir vraiment des ambitions !

Comme je viens de le dire, j'ai senti que je progresse, je commence à avoir vraiment des ambitions. L'année dernière c'était les études seulement, ni association, ni espace-femmes, ni rien ! Lorsque j'ai participé à Tunis au Forum Mondial en 2013 j'ai eu ma chance. Beaucoup de gens sont venus de très loin, des pays étrangers pour assister, moi j'étais dans mon pays, et si je n'étais pas venue grâce à l'association que j'ai connue par hasard, je n'aurais pas vécu cette expérience. C'est la preuve que j'ai raison lorsque je me dis que j'y arriverais dans 2 ans inshallah, après avoir terminé mes études. Si je ne travaille pas, je serais active et je bougerais au moins avec de petites

choses simples, pour sentir toujours que j'existe. S'il n'y a pas de travail je continuerais à je dois étudier même si je dois toucher à toutes les sections d'études, cela veut dire que je ne veux pas rester à la maison, et passer toute la journée dans un coin où il n'existe même pas un épicier ! Donc je dois étudier pour sortir, et les études m'ajoutent un plus et me donnent l'espoir que je serai quelque chose un jour.

Le Centre c'est pour TOUTES les femmes pour qu'elles se construisent et jouissent de leurs droits

Moi je veux terminer mes études et travailler. Si je suis venue à cet espace c'est au moins pour être active. Je dois toujours être présente, pour que ma voix parvienne, j'aimerais que ma voix parvienne, de ma place je transmets les voix de mes voisines, de mon entourage et de mes amies et je parle souvent de leurs problèmes. »

Premièrement, lorsque je viens ici, la plus importante chose que j'ai observé c'est le nombre important de femmes de toutes les catégories : celles qui travaillent, celles qui sont au foyer et celles illettrées et celles qui ne connaissent pas ce que veut dire Centre doivent être présentes pour qu'au moins elles se construisent et jouissent de leurs droits dans ce centre, puisqu'elles ne l'ont pas eu dans leurs foyer avec leurs époux ou avec leur entourage ou elles habitent.

C'est le destin qui m'a mis dans cette situation, j'espère voir beaucoup de femmes, cultivées ou pas, c'est ici qu'elles vont se construire, elles doivent être actives et prouver leur existence, j'espère que le Centre aura sa chance et que vos efforts ne seront pas vains, et mes efforts aussi, puisque je vais être toujours avec vous, suivre toutes les nouveautés et assister à toutes les réunions, je veux être toujours la première. Pendant que je fréquente l'université, quand j'ai une heure creuse ou que je n'ai pas de leçons je passe à notre centre jeter un coup d'œil, prendre des nouvelles, et si j'ai des nouvelles je les communique aux autres. J'évoquerai les problèmes de mes amies, ceux de ma mère, de ma sœur, bref tout ce qui se rapporte aux femmes, j'espère aussi faire

entendre la voix de chaque étudiante de ma faculté, chaque femme et chaque fille rurale, et quand il y a un problème je viendrais vous en parler et on essaye de l'étudier pour le résoudre. Il faut que le Centre accueille toutes les femmes, qu'il soit ouvert à tout le monde. Nous sommes fatigués du « Non tu ne rentres pas » ou bien on ouvre la porte pour certaines et on la ferme à d'autres parce qu'elles sont pauvres et n'auraient pas le droit. Au contraire, j'ai aimé qu'il soit un Centre spacieux qui appartient à tout le monde et pour tout le monde. Il faut avoir une buvette, quand une femme vient avec ses enfants, ils trouveront où jouer sans qu'elle soit perturbée ou agacée. Elle pourrait les laisser jouer et prendre un café ou rencontrer une amie et se faire des relations en dehors famille ; elle sort pour se faire des relations, rencontrer des femmes cultivées, cadres, médecins et aussi des femmes modestes, discuter et échanger des idées.

Le Centre deviendra pour elles un lieu de défoulement, une occasion pour s'extérioriser. Une buvette constitue un espace adéquat de distraction et de loisir. On peut même voir des femmes qui font des activités chez elles comme la poterie ou la boulangerie traditionnelle (pain tabouna), même si la poterie et sa décoration sont coûteuse, elle peut faire une chose plus simple : préparer le pain chez elle et le vendre à la buvette, il y aura des gens qui achètent et par conséquent elle peut tirer profit .

Grand merci à vous, vous avez donné beaucoup de votre temps. J'espère que ce Centre appartiendra toujours à tout le monde. Merci, c'est une expérience que je n'oublierai jamais même quand je serai vieille. Lorsque j'ai vu l'événement du Forum social à la télévision j'ai dit à mon père que j'étais avec elles, ce n'était pas des vacances ordinaires comme chez une parente ou une sortie ; c'est vrai que j'étais fatiguée, que je me suis égarée dans les taxis, mais c'était une très belle expérience et quand je la raconte je sens un soulagement et un plaisir, j'ai senti que le Centre m'a ajouté une chose extrêmement belle, grand merci à vous.